

SPIRITISME

COMEDIE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre de la
Renaissance le 8 février 1897

Cette comédie dramatique, éditée pour la première fois, est sans doute l'œuvre la plus ignorée de Victorien Sardou ; elle retiendra l'attention du lecteur par la hardiesse de sa conception, l'auteur n'ayant pas craint d'affirmer hautement, dans « Spiritisme », sa croyance en la survie, la possibilité même pour les morts, dans certains cas, de la prouver.

Jean Sardou.

DISTRIBUTION

Simone.....	Mme Sarah Bernhardt
Thécla Valilesco.....	Marguerite Carom
Raymonde.....	Labady
Gilberte.....	Desvergers
Delphine.....	Gournay
Mère Garin.....	Boulangier
D'Aubenas.....	M. Brémond
Valentin Clavières.....	Deval
Dr Parisot.....	Laroche
Stoudza.....	Paul Plan
Dr Davidson.....	Ripert
Marescot.....	Angélo
Georges d'Aubenas.....	Deneubourg
Des Aubiers.....	Mysm
Philippe.....	Colas
Yvon.....	Melle Seylor

ACTE I

Au mois d'août, à Saint-Jean-de-Luz. Il fait nuit. Un salon de campagne. A droite, premier plan, cheminée. Deuxième plan, porte d'appartement. Au fond, sur la droite, large porte-fenêtre à deux battants ouvrant sur une terrasse qui domine un jardin. Dans le lointain, au delà du jardin, à gauche, la mer. A droite, des villas. A gauche de cette baie, le salon se prolonge en un petit renforcement dont un divan fait le tour. Une table, au milieu. A gauche de la scène, porte d'entrée au deuxième plan. Meuble faisant pendant à la cheminée. Sur la scène, tables, chaises, canapés, guéridons, etc...

SCENE I

Marescot, Georges des Aubiers, Thécla, Gilberte, en scène. On voit sur la terrasse, Simone, Raymonde, Valentin, d'Aubenas, Douglas, Mikaël. Douglas et d'Aubenas regardent au télescope. Georges et Marescot assis à droite, fument. Sur le canapé, au fond, Thécla et Simone assises, causent avec des Aubiers. Les autres personnages assis et debout sur la terrasse.

MARESCOT. (A Georges) Vous êtes allé à Fontarabie ?

GEORGES. Avant hier, avec ma femme.

MARESCOT. Comment a-t-elle trouvé cela ?

GEORGES. Oh ! Elle ! Enchantée ! Ces ruelles escarpées !... Ces balcons ventrus... ces grilles espagnoles !... Elle rêvait sérénades, escalades, bastonnades, estocades, alcades !... Une romantique attardée, Raymonde !

MARESCOT. Pas vous ?

GEORGES. Oh ! Fichtre non, pas moi !

MARESCOT. Vous êtes plutôt un Oriental, vous !

GEORGES. Plutôt !... La sieste, le kieff. J'exècre le mouvement, et j'ai une femme qui ne peut pas rester en place ! Elle a voulu à tout prix venir à Saint-Jean-de-Luz, passer une quinzaine chez mon frère. Demain, nous irons passer une autre quinzaine à Roscoff, chez ma mère ! Et après ça, il faudra encore aller à Aubenas.

DES AUBIERS. (qui est descendu prendre et allumer un cigare) Ouvrir la chasse ?

GEORGES. Pas moi !... Je trouve ça fatigant, la chasse !

DES AUBIERS. C'est aux environs de Poitiers, Aubenas ?

GEORGES. A trois lieues, au bord du Clain. Y serez-vous ?

DES AUBIERS. A notre retour d'Espagne. J'ai promis à Gilberte de lui faire voir Grenade...

GILBERTE. Mais oui !

DES AUBIERS. Il paraît que c'est très beau, cette propriété de votre frère ?

GEORGES. Aubenas ? Oui.

MARESCOT. Superbe !... Des bois admirables, des eaux courantes !...

DES AUBIERS. Votre frère s'y plaît beaucoup ?

GEORGES. Oh ! Lui ! Tout l'amuse : engrais, archéologie, semailles, astronomie, vendanges et physique. Haras. Histoire et pisciculture. Il mène tout à la fois ! Et avec une passion ! Rien qu'à le voir, j'en suis éreinté !

DES AUBIERS. Il est là-bas, avec le docteur Davidson, à regarder dans sa lunette, les montagnes de la lune !

MARESCOT. Stupéfiant, cet écossais, avec ses expériences !

DES AUBIERS. Oui ! Au moment même on est ahuri ! Et le lendemain, on se demande si on n'a pas été dupe d'un charlatan !...

GEORGES. Moi, cela me laisse froid !

DES AUBIERS. Je serais curieux de savoir ce qu'en pensera votre ami qui nous est arrivé à l'heure du dîner et qui cause sur la terrasse avec votre belle-sœur.

GEORGES. Clavières.

DES AUBIERS. Votre cousin, n'est-ce pas ?

GEORGES. Par alliance ! Clavières et Simone ont eu pour mères les deux sœurs. Ils ont été élevés ensemble, chez le père de Simone, qui avait recueilli son neveu, orphelin dès l'enfance, en sorte qu'ils ont grandi, côte à côte, dans une affection et une intimité fraternelles.

DES AUBIERS. Garçon, ce Clavières ?

GEORGES. Garçon, très à son aise ! Encore un qui ne peut pas tenir en place ! Il est allé partout. Pour l'instant, il revient des Indes, en compagnie d'une fort belle personne, Lady Barlington, dont le mari est à Londres, gâteaux, pour n'avoir pu se tenir tranquille comme moi !

DES AUBIERS. (En riant) Mais alors ?

GEORGES. Parfaitement ! Une liaison si sérieuse qu'elle est presque officielle en attendant que le trépas du bon Lord permette de le rendre légitime !

DES AUBIERS. Voici votre belle-sœur.

SCENE II

Les mêmes, Simone, Gilberte, Valentin qui descendent avec Mikaël, puis plus tard d'Aubenas et Douglas. Simone entre par le fond avec Gilberte, qui va retrouver à gauche Thécla et Raymonde, avec qui elle descend peu après. Simone, à son entrée, descend en scène en causant avec Valentin et Manoël.

MARESCOT. C'est la fraîcheur qui vous chasse ?

SIMONE. Oui, le vent se lève !

MARESCOT. Et ce départ tient toujours pour ce soir ?

SIMONE. Toujours ! Je préfère voyager la nuit. Thécla et moi dormons très bien en chemin de fer. (A Thécla qui descend) N'est-ce pas ?

THECLA. Oh ! Moi, je dors en marchant ! Comme les soldats !

MARESCOT. Quelle dispersion ! Départ ce soir de la Comtesse et de vous, pour Poitiers ! Départ demain de Georges pour Roscoff ! De votre mari et moi pour Cherbourg, de monsieur et de madame des Aubiers...

DES AUBIERS. Pour Saint-Sébastien...

MARESCOT. De Monsieur ?...

MANOËL. Pour Bordeaux !

MARESCOT. Et de Monsieur ?

VALENTIN. Pour l'Ecosse !

GEORGES. Et dire qu'on serait si bien à Paris !

RAYMONDE. Oh ! Mon Dieu ! Vous l'avez tout l'hiver, votre Paris.

SIMONE. Et c'est bien assez !

GILBERTE. Assez ?

SIMONE. Oh ! Dieu oui ! Je ne suis jamais pressée d'y rentrer ! Pour y tourner comme un cheval de manège, dans le même cercle des mêmes dîners, avec les mêmes convives ! Des spectacles où l'on voit toujours la même pièce ! Des promenades dans les mêmes bois, aux mêmes heures, et des visites aux mêmes gens qui se soucient aussi peu de les recevoir que vous de les faire ! Quelle corvée ! Avait-il assez raison, l'Anglais de s'écrier : « Sans les plaisirs du monde, la vie serait à peu près supportable ! »

GILBERTE. Mais c'est très amusant, tout cela !

SIMONE. Pour vous, mignonne, qui sortez du couvent !

GILBERTE. Et les soirées et les concerts, et les garden-parties, le concours hippique, les courses, les expositions, le grand prix !

SIMONE. Oui ! Oui ! Charmant, tout cela, au début ! Mais quand vous l'aurez pratiqué pendant dix ans ! (Désignant Valentin) Voilà celui que j'envie, tenez ! Il voyage, lui !

VALENTIN. Il ne tient qu'à toi !

SIMONE. En Suisse, n'est-ce pas ? Ah ! Si j'étais homme... ou libre !

VALENTIN. Où irais-tu ?

SIMONE. Au bout du monde ! Comme toi !

VALENTIN. Pour ?

SIMONE. Pour changer d'air et vivre à ma guise ! Pour connaître un peu la faim et l'appétit ; la fatigue de la marche et le bon sommeil sur la mousse, à la clarté des étoiles ! Pour fouler les hautes herbes des prairies aux senteurs sauvages. Pour me désaltérer et nager dans la belle eau vierge d'un vrai fleuve, qui ne roule pas de la boue entre une ligne de tramways et des cheminées d'usines !

VALENTIN. Oui !... Mais il y a trop de bêtes ! Tu ne pourrais pas nager dans ton vrai fleuve, parce qu'il y flotte de vrais caïmans ! Tu ne foulerais pas les hautes herbes des prairies où flânent les serpents ! Et les maringouins t'empêcheraient de dormir sur la mousse où grouillent les fourmis rouges, les araignées, et des mille-pattes longs comme ça !

GILBERTE. (Avec dégoût) Euh !

GEORGES. A la bonne heure !... Voilà parler.

SIMONE. Alors, pourquoi y vas-tu dans ces pays-là ?

VALENTIN. Pour le plaisir d'y être allé ! Car ce qu'il y a de mieux dans les voyages, c'est le souvenir ! Souvent l'hiver, au coin du feu, après dîner, en fumant un cigare, j'évoque ce passé !... Je me revois, il y a six ans, à la même heure, sur un affluent de l'Amazone, entre deux rives bordées d'arbres gigantesques, formant voûte sur ma tête !... Un tunnel de verdure que perçaient les flèches d'or du soleil couchant ! Et je me dis : « Ca devait être très beau » Mais à ce moment-là, j'étais dans un canot troué, à la merci de deux indiens suspects, sans autre nourriture que le produit douteux de ma chasse, du pain moisi, et des conserves tournées en huile ! Je grelottais la fièvre, je souffrais d'une entorse, j'étais la proie des moustiques et des mouches noires ! Et je pensais : « Oh ! A cette heure-ci, les Champs-Élysées, à la lumière électrique, quelle belle contrée !... Oh ! Un châteaubriant béarnaise, arrosé de Chambertin ! Quelle riche nature !...

SIMONE. Oh ! Le prosaïque !

VALENTIN. Oh ! La romanesque !

DES AUBIERS. Vous êtes allé dans l'Inde ?

VALENTIN. J'en viens.

MARESCOT. Avez-vous vu des fakirs ?

VALENTIN. Des fakirs ? Oui !

MARESCOT. Vous ont-ils, d'une graine mise en terre sous vos yeux, fait sortir, en moins d'une heure, un arbuste, avec toutes ses feuilles ?

VALENTIN. Non ! Mais j'ai vu aussi curieux.

RAYMONDE. Par exemple ?...

VALENTIN. Par exemple, un certain Soudraky...

MARESCOT. Un fakir ?

VALENTIN. Un fakir, oui ! Etalait une couche d'un sable très fin, qu'il aplanissait avec soin. Je lui jetais un porte-plume en bambou. Il le posait sur ce tapis de sable, puis allait à trois mètres de là, s'étendre à terre, tomber en catalepsie, immobile et raide, comme un cadavre ! Je tirais mon calepin pour y écrire tout ce qui me passait par la tête. Au moment précis où mon crayon traçait la première lettre, le bambou, jeté sur le sable, se dressait de lui-même... (Exclamations) De lui-même, sans que le fakir eût fait le moindre geste, et sur le sable, le bambou suivait exactement les mouvements décrits par mon crayon sur la papier. Lorsque j'avais cessé d'écrire, je retrouvais mot pour mot sur le sable les phrases que j'avais écrites sur le calepin... (Exclamations de tous)

GILBERTE. Oh ! Très joli !

MARESCOT. Charmant !

THECLA. D'habiles jongleurs ! Voilà tout !

VALENTIN. Evidemment ! Mais il est impossible de surprendre la moindre supercherie, de découvrir le truc. Il n'y a pas ici un théâtre, des planches, un sous-sol, des fils électriques, etc... C'est la terre nue, un homme nu, en plein jour, avec vos propres ustensiles ! Et notez qu'il n'accepte aucun salaire, pas même un cadeau !

SIMONE. C'est par amour de l'art ?

VALENTIN. Et d'un art sacré ! Dont ils se disent les disciples !

THECLA. Ils donnent bien pourtant une explication quelconque !

VALENTIN. Tous la même ! Je me prépare, disent-ils, pendant des années d'abstinence, le jeûne et la macération ! Et j'évoque les Esprits de mes ancêtres qui font tout ce que tu vois. Je ne suis que l'instrument !

MARESCOT. Le médium !

SIMONE. Il faut te dire, mon bon Valentin , que tu tombes ici en plein spiritisme !

VALENTIN. Oh ! Oh ! Vous faites tourner les tables ?

GILBERTE. Depuis quatre jours.

VALENTIN. Et le médium ?

RAYMONDE. Le docteur Davidson !

VALENTIN. Et les résultats ?

SIMONE. Les deux premières soirées médiocres...

THECLA. Oh ! Oui !

SIMONE. Mais il paraît qu'hier au soir, tandis que nous étions au Casino avec Monsieur (Elle désigne Mikaël), ces dames et moi, pour la représentation d'une troupe en tournée, ces messieurs ont obtenu des manifestations...

RAYMONDE. Stupéfiantes !

GILBERTE. A deux heures du matin, Arthur m'a réveillée, pour me crier : « Inouï ! Renversant ! Pas moyen de douter ! »

DES AUBIERS. Oui, mais ce matin, au réveil...

GILBERTE. Il m'a dit : « Si c'était de la blague ! »

MARESCOT. Eh ! Oui ! Au moment même, on dit : « Ah ! » Mais le lendemain, de sang-froid, on pense : « Ai-je bien vu ? »

D'AUBENAS. (Qui sur les derniers mots est descendu avec Douglas, allumant une cigarette)
Et dans trois jours, mon ami Marescot dira : « Je n'ai rien vu », pour qu'on ne se moque pas de lui !

MARESCOT. Dame !

D'AUBENAS. Avoue, va ! Tu n'es pas le seul !

THECLA. Vous admettez bien, je pense, qu'on soit incrédule ?

D'AUBENAS. Certes ! Quand on n'a rien constaté.

VALENTIN. Comme moi.

D'AUBENAS. Vous n'avez pas été témoin ?...

VALENTIN. De rien ! On me promettait merveilles. J'arrivais... Néant ! J'ai fini par croire que l'on se moquait de moi !

THECLA. (Raillieuse) Qui, on ? Docteur ? Les Esprits ?

VALENTIN. Il y a donc des farceurs, dans l'autre monde ?

DOUGLAS. Mais oui !

THECLA. (A mi-voix) Je crois qu'il y en a surtout dans ce monde-ci !

VALENTIN. (A d'Aubenas) Voyons, cher ami, tout de bon, vous ne croyez pas à ces Esprits-là ?

D'AUBENAS. Je laisse au docteur la responsabilité de cette explication et je m'en tiens à la réalité des faits qui sont incontestables. Quand aux causes...

VALENTIN. (A Simone qui depuis quelque temps cause avec Mikaël, sans écouter ce que l'on dit) Et Simone, qu'en dit-elle ?

SIMONE. Oh ! Moi, tu sais... ces choses-là !... (Elle reprend sa conversation avec Mikaël)

VALENTIN. Ah ! Bien, si on avait prédit à Voltaire que cent ans après sa mort des Parisiens s'amuseraient à des histoires de revenants, comme les bonnes gens de son temps à la veillée du soir ! Eut-il assez bondi !

D'AUBENAS. Mais eut-il assez traité de Welche l'homme qui lui eût prédit que de Ferney, il pourrait entendre jouer Mérope à la Comédie-Française !

DES AUBIERS. Et puis, Voltaire est démodé ! Tandis que les revenants reviennent à la mode !...

MARESCOT. Le fait est qu'on n'en a jamais tant parlé, d'apparitions, de maisons hantées, de satanisme, de messe noire.

RAYMONDE. (Avec envie) Oh ! La messe noire !

GEORGES. (Doucement) Raymonde ! Ma chère !

RAYMONDE. (De même) Oui, mon ami...

DES AUBIERS. Et d'occultisme, et d'envoûtement, et de chiromancie...

SIMONE. Oh ! C'est le triomphe de Stoudza, la chiromancie. Montrez-lui vos mains, et il va vous prédire, à tous, vos destinées.
(Exclamations)

RAYMONDE et GILBERTE. (A Mikaël) Oh ! Dites ! Dites !

MIKAËL. (Se défendant) Madame d'Aubenas m'attribue un talent !

SIMONE. Allons, ne faites pas le modeste, vous m'avez dit des choses étonnantes !

GILBERTE. (A Mikaël) Allons, monsieur Stoudza !

RAYMONDE. Ne vous faites pas prier !

MIKAËL. Pour vous obéir donc ! (Tous remontent au fond, entourant Mikaël à qui les femmes montrent leurs mains. Exclamations et rires de temps en temps, pendant la scène suivante. D'Aubenas et le Docteur remontent à droite vers la terrasse)

VALENTIN. (Prenant une chaise et s'asseyant près de Simone) Causons un peu tous deux, car nous allons nous séparer et je n'aurai pas eu le temps de te dire un mot.

SIMONE. Tu ne viens pas ouvrir la chasse à Aubenas ?

VALENTIN. Non ! Je vais chasser la grousse en Ecosse.

SIMONE. Ton Anglaise ne te donne donc jamais congé ?

VALENTIN. Si peu !

SIMONE. Et tu iras encore passer l'hiver aux Indes, avec elle ?

VALENTIN. Non !... En Egypte, cette fois !...

SIMONE. Bref ! On ne te voit plus !

VALENTIN. Est-ce ma faute ? J'arrive... Tu pars.

SIMONE. Ce soir !

VALENTIN. Avec Robert ?

SIMONE. Non ! Il va à Paris pour une dizaine de jours ! Je ne sais quelle réunion scientifique où il doit lire un rapport sur je ne sais quoi. Il ne sera à Aubenas que dans la huitaine, en même temps que moi !

VALENTIN. Tu n'y vas pas directement ?

SIMONE. Je vais d'abord passer huit jours à la Noiselle, une propriété que Thécla vient d'acheter à deux lieues d'Aubenas.

VALENTIN. Si intime que ça avec cette comtesse ?

SIMONE. Thécla ! C'est une excellente amie ! J'ai fait sa connaissance l'an passé ici même. Tiens, à propos de cette jeune fille qui se noyait et qu'elle a sauvée à la nage ! Nous nous sommes beaucoup fréquentées cet hiver et je m'en félicite tous les jours. Quand tu la connaîtras !...

VALENTIN. Oh ! Je la connais déjà !... de réputation... C'est une roumaine ?

SIMONE. Oui !

VALENTIN. Femme d'un boulanger !

SIMONE. Thécla !

VALENTIN. Qu'elle a planté là pour courir la prétentaine, jusqu'au jour où la générosité d'un grand duc lui a donné sa fortune actuelle, et ce titre de comtesse quelconque !...

SIMONE. (En récriant) Oh ! Ce roman !... Elle est veuve d'un général hongrois ! Qui est-ce qui t'a conté cela ?

VALENTIN. Le baron Walferstein, secrétaire de l'ambassade d'Autriche à Londres, qui l'a débauchée en lui achetant des choux à la crème !

SIMONE. Oh ! Par exemple ! Je lui conterai cela. Ca l'amuser bien !

VALENTIN. Crois-tu ? Et ce bellâtre, là-bas, d'où sort-il, celui-là ?

SIMONE. Mikaël ?

VALENTIN. Oui !

SIMONE. C'est un serbe ! De Belgrade !

VALENTIN. Célibataire ? Marié ?

SIMONE. Célibataire !

VALENTIN. Ah !... Profession ?

SIMONE. Aucune. Il a des petites propriétés là-bas, qu'on fait valoir pour lui.

VALENTIN. Encore un voisin d'Aubenas ?

SIMONE. Non ! Mais de Saint-Jean-de-Luz, où il est déjà venu passer la saison d'été, l'an dernier. Il a loué cette année, une maisonnette, là, de l'autre côté de la rue, en face.

VALENTIN. Il me paraît ici sur un pied un peu familier.

SIMONE. C'est un garçon très complaisant, très doux, bon musicien. Il a publié un petit recueil de mélodies serbes, charmantes : « Les Echos du Danube ».

VALENTIN. Oh ! Je connais ça.

SIMONE. Sûrement !

VALENTIN. « Les Echos du Danube » par Mikaël Stoudza !

SIMONE. Oui !

VALENTIN. Parfaitement ! J'y suis ! Ah ! C'est ce monsieur-là ! Eh bien ! Il y a une jolie histoire sur son compte.

SIMONE. Quelle histoire ?

VALENTIN. Tu ne la connais pas ? La petite Sarah Vandenyver, la fille du banquier, qu'il a voulu compromettre pour l'épouser...

SIMONE. Quelle infamie !... On a osé...

VALENTIN. La petite avait fait la sottise d'écrire une lettre qui semblait en dire plus long qu'il n'y en avait réellement. La police s'en est mêlée, et le galant a dû restituer la lettre... de bonne grâce.

SIMONE. C'est une calomnie ! Mikaël m'a dit la chose comme elle était. L'ingénue s'était amourachée de lui, et c'est lui qui a prévenu le père, pour ne pas être accusé de suborner une mineure !...

VALENTIN. Angélique, tout bonnement !

SIMONE. Je te dis !...

VALENTIN. Admettons-le ! J'aime mieux l'admettre ! Mais quelle chaleur, ma chère, à le défendre !

SIMONE. J'ai horreur du mensonge !

VALENTIN. Moi aussi ! Et ce monsieur-là...

SIMONE. (L'interrompant) Si tu n'es venu que pour dire du mal de mes amis...

VALENTIN. (La faisant rasseoir) Allons ! Allons ! Je suis le meilleur de tous, tu le sais bien. Et le plus ancien. Celui qui, toute gamine, te portait dans ses bras pour ne pas mouiller tes petits pieds dans la rosée du matin, et qui attrapait pour toi des papillons. Ton excellent père qui te gâtait !... Dieu sait ! m'avait investi de l'autorité d'un grand frère, avec mission de veiller sur toi et de te gronder au besoin ! On ne refait pas d'anciennes habitudes. Je veille encore et je gronde un peu, très peu, comme un bon vieux chien de garde, qui ne peut pas se résigner à ne plus grogner aux figures suspectes... On risque de se faire renvoyer à sa niche...

SIMONE. Tu sais bien que de toi, j'accepte tout, et que tu peux tout dire sans me fâcher.

VALENTIN. Alors, je continue ?

SIMONE. Si tu veux !

VALENTIN. Oui, pour ce que ça t'émeut !

SIMONE. Tu es drôle ! Va, va, grogne à ton aise. Grogne ! Toutou !

VALENTIN. Eh bien ! Eh bien, quand j'ai traversé Paris cet hiver, j'ai constaté chez toi la lassitude, la satiété qui résultent forcément d'une vie aussi désœuvrée qu'est la tienne, et j'ai pensé : voilà ma Simonette sur la mauvaise pente qui, du désœuvrement glisse à l'ennui et de l'ennui à toutes les sottises... A ton âge, a dit Balzac, toute femme s'aperçoit qu'elle est dupe de l'état social.

SIMONE. Oh ! Que c'est vrai !

VALENTIN. Mais comme nous sommes vos dupes, ça rétablit l'équilibre ! A ton âge, dis-je, celle qui n'est pas sauvegardée par la froideur de son tempérament, le grand souci de ses devoirs, ou ceux de la maternité, se laisse aller par curiosité, par esprit d'imitation, par besoin d'émotions nouvelles, violentes, qui fouettent ses nerfs, à la folle envie d'avoir, elle aussi, son petit roman, dont la conclusion mélancolique est que l'amour illégal ne diffère pas sensiblement du légitime et que ce n'était pas la peine d'aller chercher si loin un bonheur aussi tiède que celui qu'elle avait à domicile !...

SIMONE. Quel prêche ! C'est ton Anglaise qui t'a moralisé à ce point-là ?

VALENTIN. Tu me blagues, mais si j'ai fait des sottises, c'est bien le moins que leur expérience soit à ton profit.

SIMONE. Et moi ? Et à quel propos ?

VALENTIN. Simonette, tu es une exaltée, une impulsive ! Une passionnée, dupe de son imagination ! Quand tu étais petite, je n'ai jamais pu te faire admettre que les champignons, aux plus belles couleurs, étaient les plus vénéneux, et il ne faut pas être sorcier pour constater qu'en ce moment même cette imagination s'égare vers des rives lointaines et te fait prendre en dégoût la bonne allée sablée et le bon petit trottoir du bonheur conjugal.

SIMONE. Oui ! Parlons-en de ce bonheur-là !

VALENTIN. Tu n'as pas un bon mari, le plus brave et le plus honnête qui soit ?

SIMONE. Oh ! Pour être honnête et bon, oui.

VALENTIN. Et qui t'aime ?

SIMONE. A sa manière !

VALENTIN. Pas si mauvaise ! Il satisfait à tous tes caprices, n'a d'autres volontés que les tiennes, te laisse toute liberté, n'est ni despote, ni égoïste, ni grondeur, ni jaloux !...

SIMONE. Oh ! Cela non !

VALENTIN. Tu t'en plains ?

SIMONE. Mais c'est quelquefois agaçant, tu l'avoueras, cette satisfaction de lui-même, qui lui donne tant de sécurité !...

VALENTIN. Ah ! Bon !

SIMONE. Il semble dire : « Oh ! Moi, je suis bien tranquille. Je ne suis pas de ceux qu'on trompe, moi ! Oh ! Ma femme n'est pas de celles qui excitent des passions !... » Cela donne envie de lui crier : « Vous n'êtes pas si parfait que cela, et je ne suis pas si dédaignée qu'il vous semble ! »

VALENTIN. Admirens l'art exquis avec lequel tu lui fais un crime de sa confiance en toi !

SIMONE. C'est de l'indifférence ! Mais oui ! Il se soucie bien de moi ! Il n'a en tête que sa physiologie, sa biologie !

VALENTIN. Plains-toi ! Après huit ans de mariage, de n'avoir pas à lui reprocher d'autres rivales que celles-là !

SIMONE. Pour ce que j'y gagne !

VALENTIN. Oh ! Simonette !

SIMONE. Et ce n'était pas assez de ses alambics, de ses cornues, et de ce laboratoire, d'où il me revient avec des odeurs de pharmacie, ne voilà-t-il pas qu'il veut savoir ce qui se passe dans l'autre monde !

VALENTIN. Le spiritisme !

SIMONE. Oui ! Comme s'il ne ferait pas mieux de s'occuper de celui-ci !

VALENTIN. Ah ! Ca, c'est donc sérieux ?

SIMONE. Je te crois !

VALENTIN. J'ai cru qu'il s'agissait d'amusettes de salon.

SIMONE. Ah ! Tu le connais bien ! C'est une nouvelle passion ! Les autres l'absorbaient tout le jour ! Celle-ci l'occupera toute la nuit !

VALENTIN. Et c'est cet Ecosais qui lui a mis cela en tête ?

SIMONE. Eh ! Oui ! Ils ont d'abord échangé des lettres, des brochures, des livres, sans s'être jamais vu. Puis ce docteur, revenant des Pyrénées, l'a invité à s'arrêter ici, trois ou quatre jours, pour nous faire voir ses petits talents. Le premier soir, ça m'amusaient assez de voir le guéridon craquer sous ses doigts, lever un pied, frapper des coups ! Mais le lendemain, j'ai trouvé le badinage un peu monotone et j'ai quitté la place.

VALENTIN. Comment d'Aubenas peut-il être la dupe de ce docteur exotique ?...

SIMONE. Un charlatan, n'est-ce pas ?

VALENTIN. Parbleu ! Je vais tâcher de débîner ses trucs ! Mais il y en a un autre, ma petite Simonette, que je te signale !

SIMONE. Un autre ?

VALENTIN. Charlatan, oui ! Le Serbe !

SIMONE. Mikaël !

VALENTIN. Manifestement épris de toi, ou du moins s'en donnant l'air.

SIMONE. (Gênée) Tu as vu cela ?

VALENTIN. Et ses assiduités ne te sont pas désagréables, j'ai encore vu ça !

SIMONE. (Vivement) A quoi ?

VALENTIN. Tu me fais rire !

SIMONE. Alors il faudra le congédier pour te plaire ?

VALENTIN. Ah ! Que j'en serais donc charmé ! Et si la Thécla pouvait détalier avec lui, bras dessus, bras dessous ! Comme ils sont venus, d'ailleurs ! Car c'est elle qui te l'a présenté, n'est-ce-pas ?

SIMONE. Oui.

VALENTIN. Je l'aurais parié !

SIMONE. Pourquoi ? Mikaël est son ami !

VALENTIN. Il a dû mieux que ça !

SIMONE. (Haussant les épaules avec dépit) Lui ? Tu es fou, on ne peut pas causer sérieusement avec toi !

(Elle remonte. Un maître d'hôtel, au fond, et un valet de pied servent du thé, de la bière, de l'orangeade, etc... sur la table. Les personnages assis, groupés sur la terrasse, ou dans le fond du salon, pendant la scène suivante).

VALENTIN. (Seul) Décidément, j'irai à Aubenas, ouvrir la chasse contre lui !

D'AUBENAS. (A Simone qui traverse la scène pour sortir par la droite) N'oubliez pas, Simone, que vous prenez le train de onze heures deux...

SIMONE. Tout est prêt ! Je n'ai qu'à changer de toilette.

D'AUBENAS. Bastien ira enregistrer les bagages et prendre vos places !

SIMONE. Thécla ! (Bas à Mikaël) Soyez sur vos gardes ! Valentin a des soupçons ! (Haut à Thécla) Il est temps de nous apprêter, ma chère ! (Elle sort)

THECLA. Oh ! Moi ! En dix minutes, c'est fait !

D'AUBENAS. Ne manquez pas le direct ! Vous seriez condamnée à prendre, un quart d'heure après, le train suivant qui s'arrête à toutes les stations ! (Il remonte)

THECLA. L'omnibus, oui, une charrette. (Elle va pour sortir par la porte droite)

MIKAËL. Comtesse ! (Elle s'arrête) Pardon !

THECLA. Parlez vite, car je suis pressée, vous voyez... (Ils descendent l'avant-scène)

MIKAËL. Deux mots seulement...

THECLA. Oh ! Vous avez l'air contrarié. (Baissant la voix) De la brouille ? (Ils jouent toute la scène debout, à mi-voix, avec la préoccupation de ne pas être entendus.)

MIKAËL. Non ! Simone ne vous a rien dit ?

THECLA. Si ! Que vous lui proposiez une folie !

MIKAËL. Mais non ! Il s'agit de vous laissez partir seules, vous et sa femme de chambre, tandis qu'elle viendrait chez moi ce soir, pour n'en sortir que demain l'après-midi.

THECLA. Et naturellement, elle trouve cela dangereux !

MIKAËL. A tort ! Ca l'est moins que ce qu'elle a fait cette semaine, de venir chez moi en plein jour !

THECLA. Par la ruelle déserte, sur laquelle ouvre votre jardin ! Mais non ! En cas de rencontre, elle passait par là, voilà tout ! Mais le soir !... Et puis votre plan est peut-être si mal conçu !

MIKAËL. (La retient) Il est parfait ! A la seule condition que d'Aubenas ne vous accompagnera pas à la gare.

THECLA. C'est possible !

MIKAËL. Mais s'il n'en fait rien, tout est d'une simplicité !... (Il la fait asseoir) Vous allez à la gare en voiture. Simone, vous, et Delphine, qui lui est dévouée comme un caniche ! La voiture vous dépose dans la cour et repart. Vous prenez vos places, vous et Delphine, et entrez dans la salle d'attente, tandis que Simone encapuchonnée, voilée, rebrousse chemin, me trouve à un endroit convenu, prend mon bras, et par les rues vides à cette heure-là, gagne ma maisonnette, où nous sommes seuls. J'ai donné congé à mon domestique pour quarante-huit heures. Il est à Biarritz. Demain, vers quatre heures, j'attelle et je conduis Simone en voiture à la station de Guethary. Elle y prend le train à 6 heures, qui la dépose après-demain à Poitiers, où Delphine l'attend, et toutes deux arrivent chez vous tranquillement avec un retard de vingt-quatre heures, que nul ne soupçonne.

THECLA. C'est assez effronté, cette petite combinaison !

MIKAËL. Tâchez donc, chère amie, de lui faire comprendre.

THECLA. Merci !... Je ne suis pas d'un âge à accepter le charitable emploi que vous daignez m'offrir.

MIKAËL. Ah ! Voyons, Thécla, vous n'allez pas faire la bégueule avec moi !

THECLA. Non ! Mais le rôle de confidente me suffit.

MIKAËL. Vous blâmez Simone d'être à moi !

THECLA. Oh ! Dieu ! J'en suis ravie au contraire. D'abord je ne supporte pas son pédant de mari. Il est ridicule cet homme avec ses boccas et ses bouquins. Et puis, elle m'agaçait cette vertu robuste, sans le moindre accroc !... Et enfin, l'amour, c'est ma spécialité, à moi, depuis l'âge de raison. Ces galanteries m'amuse follement ; quand je ne suis pas toute aux miennes, je n'ai en tête que celles des autres ! Vous ne sauriez vous figurer mon amusement à suivre votre petit manège à tous deux, depuis trois mois, en faisant des vœux pour vous... mentalement ; car elle ne me disait rien de ces escarmouches !... Et, quand, avec ce besoin d'épanchement, qui suit toujours la déroute, elle me fit, il y a huit jours, l'aveu de sa défaillance de la veille, je l'embrassai avec une effusion... Ah ! Bien sincère ! Enfin... elle aussi ! Une de plus ! Ca fait toujours plaisir ! (Se levant) Vous viendrez à Aubenas pour la chasse ?

MIKAËL. (Se levant) Parbleu !

THECLA. Voilà encore de quoi me distraire agréablement... Surtout si ça se corse un peu, et tourne au drame... ou à la comédie que vous avez rêvée.
(Mouvement)

MIKAËL. (La retenant, passe au-dessus d'elle) La comédie ?

THECLA. Oh ! Ne jouez pas à l'innocent, cher ami, dans les quinze jours où nous avons flirté, à Monaco...

MIKAËL. (Riant) Oh ! Flirté ?

THECLA. Oui, une quinzaine, en voyage... ça ne compte pas.

MIKAËL. Merci !...

THECLA ...J'ai eu le temps d'apprécier ce que vous valiez...

MIKAËL. (Riant) Je l'espère !

THECLA. Non !... J'entends à l'américaine, financièrement.

MIKAËL. Ah ! Bon !

THECLA. Une forêt, quelques métairies, exploitées à frais communs par un beau-frère. Céréales, vignes et sapins, soit une trentaine de mille francs par an. C'est chiche ! Mais, en revanche, le sort vous a doté d'une volonté froide, d'un joli petit égoïsme qui sait jouer la passion à ravir, et de ce magnétisme de la voix, du regard et du geste qui nous enveloppe, nous trouble et nous désarme ! Et quand la nature vous a créé l'homme à femmes, vous auriez bien tort de ne pas régler votre destinée sur vos moyens, et de ne pas vous faire de l'amour, une carrière aussi... lucrative que possible.

MIKAËL. Voilà parlé en femme d'esprit, et sans préjugés !

THECLA. Vous vous êtes donc mis en campagne, et après diverses mésaventures inutiles à rappeler, Simone s'est trouvée sur votre route, avec six millions de fortune personnelle, et vous vous êtes dit : « N'allons pas plus loin. Je suis son amant. Elle divorce et je l'épouse ! » Y suis-je ?

MIKAËL. Parfaitement !

THECLA. Au moins, vous êtes franc ! Donc, vous poussez au divorce à fond de train.

MIKAËL. Au contraire ! Tout doucement, pour ne pas l'effaroucher !

THECLA. Et si elle ne veut pas aller jusque-là ?

MIKAËL. J'aviserai !

THECLA. Vous vous ferez surprendre avec elle ? (Il ne répond pas) Oui ! Seulement vous savez la loi : adultère constaté, le mariage des deux complices, impossible !

MIKAËL. En France, oui ! Mais on se marie si bien en Angleterre, en Suisse...

THECLA. Vous avez prévu ce cas !

MIKAËL. Naturellement !

THECLA. (Se levant) Vous êtes d'une jolie force, vous !

MIKAËL. J'ai pourtant besoin de recourir à la vôtre.

THECLA. Pour ?

MIKAËL. Lui faire accepter...

THECLA. Votre hospitalité cette nuit ?...

MIKAËL. Oui, et en bonne camarade !...

THECLA. Non, non ! Mon bel ami ! Je garde ma neutralité ! Rien pour la décourager, rien pour la dissuader ! Si elle risque l'aventure et fait appel à mon aide ! C'est une autre affaire. Les femmes se doivent assistance mutuelle dans tous les cas, sans exception ! Je veux bien être sa complice à titre d'amie, je ne serai pas la vôtre à titre de complaisante.

MIKAËL. Ce n'est qu'une nuance...

THECLA. Considérable ! Mais... considérable !

(Elle sort par la porte de droite, au moment où le domestique introduit Parisot par la gauche)

SCENE III

Les mêmes, Le docteur Parisot.

GILBERTE. Ah ! Monsieur Parisot !

D'AUBENAS. (Allant au-devant de Parisot) Bonjour, docteur ! Soyez le bienvenu !

PARISOT. J'arrive de Bordeaux où j'étais en consultation ! J'ai trouvé votre petit mot, je n'ai pris que le temps de dîner. Personne n'est malade, j'espère ?

D'AUBENAS. Personne ! Il s'agit de choses plus agréables.

PARISOT. (Cherchant des yeux Simone) Madame d'Aubenas est absente ?

D'AUBENAS. Elle fait ses apprêts pour nous quitter ce soir ! Une tasse de thé, docteur ?

PARISOT. Non, merci. Un peu de cognac seulement.

RAYMONDE. C'est moi qui vous servirai.

PARISOT. Mille grâce ! Donc il s'agit ?

D'AUBENAS. D'expériences, que je crois de nature à vous intéresser. Mais d'abord, que je vous présente : mon cousin, Valentin Clavières (Saluts) et le docteur Harry Davidson, d'Edimbourg, un confrère !

PARISOT. (Aimable, prêt à prendre la main) Monsieur !

D'AUBENAS. Excellent médium !

PARISOT. (Mettant la main dans la poche) Oh !

D'AUBENAS. Comme vous êtes un incrédule, j'ai pensé vous faire plaisir, en vous invitant à une séance de spiritisme, la dernière, malheureusement. Le docteur est dans l'obligation absolue de partir demain matin, pour ne pas manquer le bateau.

PARISOT. (Goguenard) Monsieur a déjà opéré sous vos yeux ?

D'AUBENAS. Trois fois ! Les deux premières séances, curieuses, rien de plus ! Mais celle d'hier, stupéfiante !

PARISOT. Le grand jeu ?

D'AUBENAS. Jugez-en ? Ce guéridon qui, jusque-là, s'était borné à s'agiter sous nos doigts, et à répondre à nos questions, par des coups très distincts, s'est dérobé subitement au contact de nos mains, pour tourner tout autour de la pièce. Puis s'est soulevé à cette hauteur du parquet, et après avoir flotté en l'air quelques secondes, est redescendu doucement sur le tapis.

PARISOT. (De même) Et cela naturellement, en pleine obscurité !

D'AUBENAS. Du tout ! En pleine lumière, comme à présent. Je laisse à ces deux messieurs le soin de vous dire ce qui a suivi.

DES AUBIERS. Moi, j'ai senti, là, sur l'épaule, un coup. J'y ai porté la main d'instinct, et j'en ai senti une...

GILBERTE. Euh !

PARISOT. En baudruche !

DES AUBIERS. Une main de chair, tiède, vivante ! J'ai retiré la mienne.

GILBERTE. Je te crois.

DES AUBIERS. Et l'autre est allée se poser sur la tête de Marescot, qui a poussé un cri !

MARESCOT. C'est-à-dire...

DES AUBIERS. Un hurlement ! Après quoi, elle s'est blottie dans la main de M. d'Aubenas, qui l'a serrée, s'efforçant de la retenir ! Et sous cette pression, elle s'est presque aussitôt fondue et dissoute en vapeur.

D'AUBENAS. Très exact !

PARISOT. C'est tout ?

D'AUBENAS. Oh ! Mais non ! Peu après, le timbre de cette pendule s'est mis à sonner ! Mais une sonnerie très distincte de l'ordinaire, très étrange ! De petits coups légers, argentins, avec des vibrations prolongées.

PARISOT. Quelque papillon de nuit, prisonnier dans la boîte. Quant au reste, rotation, battements, réponses, on ne peut plus simple ! Impulsions instinctives musculaires, choc en retour de vos propres pensées ! Et la main, la musique, tension, excitations cérébrales, auto-suggestions...

DES AUBIERS. Pardon, pardon. Nous avons entendu, vu !...

PARISOT. Cher monsieur ! Ne dites pas : « J'ai vu, entendu ! Dites : j'ai cru voir ! Je me suis figuré que j'entendais ! »

D'AUBENAS. Et là ! Docteur Marphurius ! Si je ne dois pas ajouter foi au témoignage de mes sens, je me figure peut-être aussi que vous êtes là et que vous me donnez des raisons qui ne tiennent pas debout.

PARISOT. Vous n'admettez pas l'hallucination ?

D'AUBENAS. Collective ?

PARISOT. Si.

D'AUBENAS. Alors, expliquez-moi, je vous prie, la dernière manifestation : celle qui a couronné la séance ! Au moment où notre attention était attirée vers la pendule, la sonnerie cesse subitement. Une corbeille de laiton, pleine de feuilles de roses desséchées, que j'avais mise sur cette cheminée au moment d'opérer, s'élève à la hauteur d'un mètre, puis, prenant son vol, traverse toute la pièce et va se poser légèrement, comme un oiseau, à l'angle de ce meuble, là-haut, où elle est encore ! S'il y avait eu hallucination, elle n'aurait pas quitté cette place. (Il frappe sur le marbre de la cheminée)

PARISOT. Vous avez vu ça ?

DES AUBIERS. Tous !

D'AUBENAS. En pleine clarté !

PARISOT. Alors, prestidigitation !

D'AUBENAS. Et l'opérateur ?

DOUGLAS. (Souriant) Quelque Écossais, sans doute ?

PARISOT. (Sèchement) Je ne désigne personne ! (A Aubenas) Je m'étonne seulement qu'un homme sérieux comme M. d'Aubenas attache de l'importance à de telles fariboles !

D'AUBENAS. Mon cher docteur, un fait est un fait ! Le dédain ne le supprime pas.

PARISOT. Vous allez voir que les Esprits sont les auteurs de ces gentilleses !

D'AUBENAS. M. Davidson vous diras qu'il en est convaincu ! Moi, qui n'ai pas son expérience, je fais mes réserves ; mais j'en sais assez déjà pour constater que toutes les prétendues explications que vous venez de rappeler, mouvement inconscient des doigts, hallucinations, etc..., etc... ne sont bonnes qu'à faire rire aux dépens des savants qui ont eu la faiblesse de s'en contenter.

PARISOT. Mais c'est votre crédulité, cher monsieur, qui fera rire à vos dépens !

D'AUBENAS. Je vous répondrai, comme le fit à ce même propos, un grand écrivain, qui n'était pas précisément un naïf, l'illustre auteur de la foire aux vanités : « Tackery » : « Après ce que j'ai vu, je n'ai pas le droit de douter ! »

PARISOT. Eh bien, moi, après ce que j'ai vu, j'ai le droit de ne rien croire. (Exclamations)

MARESCOT. Ah ! Vous avez vu quelque chose ?

PARISOT. A Biarritz. Il n'y a pas plus de deux mois, chez de bonnes gens de ma parenté qui n'attendaient pas ma visite. Une petite vieille, que du premier coup je jugeai suspecte, faisait manœuvrer une corbeille, à laquelle était adapté un crayon qui passait pour écrire les réponses de l'autre monde. On avait d'abord évoqué Alfred de Musset et George Sand.

VALENTIN. Naturellement.

PARISOT. J'arrivais au moment où sortait Napoléon ! On appelle Victor Hugo, qui s'empresse d'accourir. On eût évoqué Ruy Blas qu'il serait venu tout aussi bien ! Le grand homme daigne dicter quelques vers ! O Seigneur, qu'on ne les publie pas !... Il avoue d'ailleurs n'être pas en verve et se retire prudemment, à l'anglaise... J'exprime alors le désir d'échanger quelques mots avec Homère ! Tac, tac ! Le voilà ! Je lui détache du ton le plus poli, ces deux mots grecs : « Onos eis » (Tu es un âne). Il croit à un compliment et répond : « Toute la Grèce me l'a dit ! » Et l'assistance dans l'extase ! Quelqu'un me souffle : « Demandez-lui donc si vous avez déjà vécu sur terre. » - « Oui, répond Homère, et tu as été un personnage historique ! - Ah ! Quand ? - Sous Louis XIV. - Et qui ? - L'homme au masque de fer ! » (Exclamations de rire)

VALENTIN. Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !

RAYMONDE. C'était vous !

PARISOT. C'était moi ! Vous comprenez que cette expérience m'a suffi !

D'AUBENAS. Eh bien, docteur, j'estime que vous avez eu tort ! Il n'est pas un expérimentateur qui, à ses débuts, ne se soit heurté à de telles insanités. C'est la fumée qui précède la lumière. Il fallait persister, comme tant d'autres. Vous auriez vu plus clair. La vérité se refuse aux morfondus et ne se donne qu'aux passionnés ! S'il n'y avait rien de plus dans le spiritisme que les expériences de cette bonne dame, et des jongleries de salon, comme celles des loustics qui, par la contraction d'un muscle de la jambe, le long péronier, imitent les battements de l'Esprit, dans le parquet, il y a beau jour qu'il n'en serait plus question !

PARISOT. S'il y avait quelque chose de sérieux, il y a beau jour que la science officielle l'aurait adopté.

DAVIDSON. Témoin le magnétisme, que vous n'avez admis sous le nom de suggestion et d'hypnotisme, qu'après lui avoir fait faire antichambre pendant cent ans !

PARISOT. C'est que les charlatans l'avaient discrédité !

DAVIDSON. Il y a des charlatans en toutes choses, mon cher confrère, même en médecine. Vous n'en concluez pas qu'elle n'est qu'une duperie !

PARISOT. En dehors des charlatans et de leurs dupes, qui s'occupe encore de ces choses-là ?

DAVIDSON. Oh ! Oh ! Vous êtes en retard, confrère ! Qui ? Mais les gens les plus instruits ; les plus compétents, les plus autorisés par leurs fonctions, leur caractère et leur savoir, et pour

ne citer que l'Angleterre, des médecins, des physiologistes, comme Gully, Hare, Elliostson ; des physiciens comme Lodge, des astronomes comme Challis, des mathématiciens comme Morgan, des naturalistes comme Sir Russel-Wallace, des ingénieurs comme mon ami Varley, inventeur du condensateur électrique et ingénieur en chef du câble transatlantique. Tous membres de la Société Royale, ou professeurs des sciences les plus exactes aux universités de Londres, d'Oxford, de Cambridge, de Glasgow, de Dublin !... Et constatant, attestant des phénomènes inexplicables, dans l'état actuel de nos connaissances ! Les plus convaincus sont précisément ceux qui n'ont étudié le spiritisme que pour en démontrer l'absurdité !... Entre autres William Crookes, dont l'exemple est typique !... Un jour, l'Angleterre apprend que l'éminent chimiste qui a découvert le thallium, prend la plume pour réduire à néant les conclusions de la Société Dialectique de Londres, qui, après un examen de dix-huit mois, avait affirmé la réalité des faits ! L'incrédulité triomphe ! Crookes étudie la question en vrai physicien, à l'aide de leviers, de poulies, de balances, etc... et déclare que tout est vrai ! Il fait plus, il atteste que ses amis et lui ont obtenu des résultats plus stupéfiants que tous ceux qu'il avait eu l'intention de contester ! Fureur des gens ! Qui l'eussent couvert de fleurs, s'il avait répondu à leur attente ! On conteste ses expériences ! Il apporte l'attestation des témoins, savants comme lui ! On fait courir le bruit qu'il se ravise et rétracte tout ce qu'il a dit ! Il répond par un formel démenti ! Voilà un homme ! Il a la bravoure de ses convictions celui-là ! Saluons-le !

PARISOT. Il est fou !

D'AUBENAS. Je vous souhaite, docteur, la folie du savant à qui l'on doit la découverte des rayons cathodiques, et qui a rendu possible, par ses tubes, celles des rayons Roentgen !

DOUGLAS. Et en fait de folies, je livre à votre méditation, cette grave parole d'un autre savant, qui l'a beaucoup étudiée, la folie ! « Lombroso ! » Mes amis et moi qui rions du spiritisme, sommes peut-être suggestionnés comme beaucoup d'aliénés, nous plaçant à côté de la vérité, et raillant ceux qui ne pensent pas comme nous.

PARISOT. Enfin ! S'il y a des savants pour attester les faits, il y en a d'aussi compétents et plus nombreux pour les nier carrément !

DOUGLAS. Surtout ceux qui, jugeant leur savoir infailible, se sont gardés comme vous, du moindre examen !

PARISOT. On n'a pas besoin d'étudier ce qui n'est pas, n'étant pas possible.

DOUGLAS. Qui vous l'atteste ?

PARISOT. Le bon sens !

DOUGLAS. Ah ! Le pauvre bon sens ! S'il était responsable de toutes les erreurs mises à son compte ! C'est en son nom qu'on niait la rotondité de la terre, qui plaçait les antipodes la tête en bas, et qu'on disait à Christophe Colomb : « Tu ne pourras plus remonter !... » Qu'on raillait William Harvey, pour la circulation du sang, Jenner pour sa vaccine, Franklin, pour son paratonnerre ! Que sir Humphry David était bafoué pour admettre qu'on pût éclairer Londres au gaz ! Et Thomas Gray, menacé de la prison des fous, pour affirmer la possibilité du chemin de fer ! Que Laplace traitait de fable le chute des aérolithes ; que Lavoisier déclarait qu'il ne peut pas tomber de pierres du ciel, parce qu'il n'y a pas de pierres dans le

ciel ! Et que le savant monsieur Bouillaud pinçait le nez de l'opérateur qui lui faisait entendre le phonographe... en lui disant : « Mon ami, vous me prenez pour un imbécile ! Vous êtes ventriloque ! »

PARISOT. Mais tout cela, contesté à tort, c'est positif, tangible, matériel, constant, scientifique ! Ca n'est pas surnaturel !

DOUGLAS. Qu'appellez-vous surnaturel ?

PARISOT. Ce qui est contraire aux lois de la nature !

DOUGLAS. Vous les connaissez donc les lois de la nature ?

PARISOT. Toutes ? Non !

DOUGLAS. Eh bien ! Alors ! Vous êtes comme ce roi de Siam traitant d'imposteur le Hollandais qui lui affirmait que dans son pays, en hiver, l'eau des rivières durcissait au point de porter des éléphants !... Pour ce Siamois, le surnaturel, c'était la glace ! Il n'en avait jamais vu !

PARISOT. Et vous avez vu des Esprits, vous ?

DOUGLAS. Mais oui !

PARISOT. Fluidiques ! Avec corps fluidiques !... Expliquez-moi, de grâce, comment un homme peut sortir de ce monde avec toute sa personnalité ?

DOUGLAS. Très volontiers, quand vous m'aurez expliqué comment il y entre avec toute sa race.

PARISOT. Mais je vois, ce fait-là ! L'autre, je le nie.

DOUGLAS. Ca lui est bien égal !

PARISOT. Des fantômes à présent ! Nous retournons au moyen-âge ! (Prenant son chapeau) Eh bien, allez-y sans moi.

D'AUBENAS. (Voulant le retenir) Mais non, voyons, docteur. Restez !

PARISOT. Non ! Non !

D'AUBENAS. Expérimentez ! Il vous arrivera peut-être de constater la réalité des faits.

PARISOT. Merci bien ! Il faudrait désapprendre tout ce que je sais !

D'AUBENAS. Et si ce n'est qu'illusion, vous le prouvez !

PARISOT. Ah ! J'ai bien le temps de m'amuser à débiter des trucs !

DOUGLAS. Docteur, rappelez-vous les théologiens de Pise, qui ne voulaient pas regarder dans le télescope de Galilée ! Vous voilà théologien comme eux, théologien de la science !

PARISOT. Et vous en êtes, vous, avec vos Esprits, le Robert Houdin ! Je les verrais, monsieur, je les toucherais, que je n'y croirais pas ! (Il sort)

D'AUBENAS. Voilà de nos esprits forts qui ne veulent pas être convaincus, de peur d'être forcés d'en convenir !

VALENTIN. Eh ! Je comprends qu'un médecin ne soit pas pressé de revoir ses anciens clients !

SCENE IV

Les mêmes moins Parisot. Simone, Thécla, Delphine, Bastien. Simone entre par la droite, en toilette de voyage, suivie de Delphine et de Bastien, portant couvertures, sacs, etc... Bastien traverse la scène pour sortir par la gauche.

GEORGES. Ah ! Les voyageuses !

SIMONE. Nous sommes prêtes ! (A Bastien, tandis qu'il traverse la scène) La voiture est là ?

BASTIEN. Oh ! Oui, madame, depuis longtemps !

D'AUBENAS. Vous avez enregistré les bagages !

BASTIEN. Oui, Monsieur et pris les billets ! (Il sort)

SIMONE. (Cherchant des yeux) Eh bien, et Thécla ? Où est Thécla ?

THECLA. (Entrant par le même côté, en toilette de voyage) La voici ! Chère amie ! La voici !

SIMONE. (A Delphine) Delphine, vous n'oubliez rien ?

DELPHINE. Je ne crois pas, Madame !

SIMONE. Allons !... La scène des adieux ! (On entoure Simone et Thécla au milieu de la scène)

THECLA. (A droite, à mi-voix à Mikaël, à part, en boutonnant ses gants, tandis qu'on fait les adieux à Simone) Convenu !

MIKAËL. Elle consent ?

THECLA. D'elle-même, je ne l'ai pas découragée, voilà tout !

MIKAËL. Alors, j'attends !

THECLA. A l'endroit désigné.

MIKAËL. Mais si le valet de pied vous accompagne jusqu'au wagon ?

THECLA. Prévu ! On s'arrangera pour qu'il parte avec la voiture.

MIKAËL. Et si d'Aubenas vous conduit à la gare ?

THECLA. Ah ! Dame, ça...

SIMONE. (Embrassant Gilberte) Adieu, mignonne, bonsoir, Marescot ! (A Georges) Au revoir, alors, avec Raymonde !

GEORGES. A Aubenas !

SIMONE. (A Valentin) Et toi ?

VALENTIN. Moi aussi.

SIMONE. Décidément, à Aubenas ? Ah ! C'est gentil, ça !

DES AUBIERS. (Regardant sa montre) Vous n'êtes pas en avance, vous savez !

D'AUBENAS. Oui, ne vous mettez pas dans le cas de prendre le train suivant. (Allant prendre son chapeau) Je vous accompagne.

SIMONE. (Vivement) Mais non, quelle idée !

D'AUBENAS. Mais si !

SIMONE. Ah ! Voyons ! Vous n'allez pas fausser compagnie à nos amis pour cette conduite de cinq minutes !... C'est ridicule !

VALENTIN. Moi ! Je puis...

SIMONE. A l'autre, à présent ! Pour nous protéger, n'est-ce pas ?

MIKAËL. Si ces dames veulent bien me donner place dans la voiture ?

SIMONE. Vous ?

MIKAËL. J'ai trois visites d'adieu à faire ce soir, dont une du côté de la gare.

D'AUBENAS. Vous ne serez pas des nôtres, tout à l'heure ?

MIKAËL. Je le regrette, mais je pars demain soir, comme vous, et même, si vous voulez bien me permettre de faire route en votre compagnie, et celle de monsieur Marescot ?...

D'AUBENAS. Mais je crois bien ! Alors, à demain soir à la gare ! Le même train !

DES AUBIERS. (Criant) Onze heures moins cinq ! Les voyageurs en voiture !

THECLA. Allons, Simone ! Adieu tous !

SIMONE. Delphine, mon sac à bijoux !

DELPHINE. Le voilà, madame ! (Elle donne le sac à Simone et sort avec Thécla)

D'AUBENAS. (A Simone) Et moi ? Vous partez sans m'embrasser ?

SIMONE. Oh ! Pardon ! Mon ami ! On me presse tant !

D'AUBENAS. Je ne me sépare jamais de vous, sans un peu de tristesse et d'émotion !

SIMONE. (Embarrassée) Oh ! Huit jours sont bientôt passés !

D'AUBENAS. J'ai connu le temps, Simone, où ils vous semblaient aussi longs qu'à moi !

SIMONE. Dites un mot, mon ami et je reste !

D'AUBENAS. (Vivement) Oh ! Dieu non ! Va, ma chérie, va !

THECLA. (Dehors) Mais vite, donc, Simone, vite !

SIMONE. Oui, oui ! Me voilà ! A bientôt ! Adieu ! Adieu !

TOUS. Bonne route ! (Elle disparaît. D'Aubenas, sur la terrasse, la suit des yeux. Adieux de Thécla dans la coulisse)

D'AUBENAS. N'oubliez pas une dépêche à votre arrivée à Poitiers !

SIMONE. (Dehors) Oui !

THECLA. (De même, plus loin) C'est moi qui vous l'enverrai !

SCENE V

D'Aubenas, Valentin, Douglas, Georges, Marescot, Des Aubiers, Gilberte, Raymonde.

D'AUBENAS. (Redescendant) Allons, maintenant, mon cher Valentin, nous allons vous donner une idée de notre savoir-faire, et si l'expérience est aussi décisive que celle d'hier, vous n'aurez pas lieu de regretter votre soirée.

(Pendant ce qui suit, on dégage le guéridon, on le déplace et on fait tous les préparatifs de la séance)

GILBERTE. Pardon ! Avant de commencer, je tiens beaucoup à ce qu'il soit défendu aux Esprits de venir de nous asticoter avec leurs mains.

DOUGLAS. Soyez tranquille, madame, nos Esprits sont bien élevés !

RAYMONDE. Oh ! Bien ! Avec moi, qu'ils ne se gênent pas !

GEORGES. (Tranquillement) Raymonde !

RAYMONDE. Oh ! Voyons, des Esprits, ça ne peut pas aller bien loin !

GILBERTE. (A Raymonde, à mi-voix) Vous parlez comme s'ils entendaient. Est-ce que vous croyez qu'ils sont là, autour de nous, tout le temps ?

RAYMONDE. Je suppose !

GILBERTE. Même, quand on s'habille, qu'on se déshabille, qu'on se met au lit ?

RAYMONDE. Dame !

GILBERTE. C'est indécent !

RAYMONDE. Mais non !...

GILBERTE. Si c'était le diable ?

DOUGLAS. Le diable, chère madame, si diable il y avait, serait bien maladroit de nous fournir les preuves de l'au-delà, quand il a tout profit à nous laisser dans l'opinion contraire.

GILBERTE. Vous ne croyez au diable ?

DOUGLAS. Oh ! Pas du tout !

RAYMONDE. Et moi qui espérais tant le voir !

GEORGES. Raymonde !... Ma chère...

VALENTIN. Pardon ! Il est indispensable que ce soit un guéridon ?

D'AUBENAS. Nullement !

DOUGLAS. Mais le guéridon est pratique, léger, de déplacement facile...

D'AUBENAS. Voici notre alphabet ! L'un de nous promène rapidement ce petit bâton d'une lettre à l'autre : A B C, etc... et s'arrête sur la lettre qui lui est désignée par un coup frappé dans la table. On inscrit cette lettre et l'on recommence. De l'assemblage des lettres résultent les mots, puis la phrase qui nous est dictée pour réponse.

VALENTIN. Parfaitement.

D'AUBENAS. Ce procédé est un peu long, mais il a le mérite d'être plus convaincant que l'écriture par la main du médium, du reste, il n'est pas neuf. Ammien Marcellin le pratiquait déjà il y a quinze cents ans !... Quant à l'écriture directe sur papier ou ardoise, elle est trop rare et trop difficile à obtenir.

VALENTIN. Je le crois !

D'AUBENAS. Vous riez ?

VALENTIN. Je vous demande pardon, mais je ne sais vraiment pas si je doit prendre ceci au sérieux ou au comique.

D'AUBENAS. Au comique, si vous voulez, cher ami, le sérieux aura son tour. Pour observer de plus près, voulez-vous prendre place au guéridon ?

VALENTIN. Oui, j'aimerais assez cela.

D'AUBENAS. Pour médium, vous et moi, cela suffit. Marescot voudra bien écrire les lettres. Des Aubiers...

GILBERTE. (Se cramponnant à son mari) Arthur, ne me quitte pas !

D'AUBENAS. Des Aubiers veillera sur sa femme !

DAVIDSON. Les mains comme nous ! (Ils s'installent autour du guéridon. Valentin à droite, le docteur au milieu, face au public, d'Aubenas à gauche, Marescot debout)

D'AUBENAS. Le docteur, mon cher Valentin, attribue les communications qu'il obtient à l'intervention d'un esprit désincarné qui se donne le nom ?...

DOUGLAS. Eric Hauser.

D'AUBENAS. Eric Hauser qui serait mort à Harlem, il y a cinq ans, et a fourni, paraît-il, sur son identité, des indications reconnues très exactes.

VALENTIN. Le docteur n'a jamais connu ce Hauser ?

DOUGLAS. Jamais ! Ah ! Voici un tressaillement !

MARESCOT. Déjà ?

DOUGLAS. Sentez-vous ?

VALENTIN. Oui, je crois ! (Il se penche pour regarder sous le guéridon) Oui !

D'AUBENAS. Cela n'a pas tardé !

VALENTIN. Les jointures craquent !... C'est bizarre !

D'AUBENAS. Pour converser plus à l'aise, il est convenu que deux coups frappés dans la table signifient : « Oui »... Un seul coup : « Non » !

DOUGLAS. Il est là !... Es-tu là ? (Deux coups sont frappés distinctement dans le guéridon) C'est bien Eric qui me répond ? (Deux coups)

GILBERTE. C'est Eric !

DOUGLAS. Bien ! Merci d'être venu ! Devons-nous opérer avec un peu moins de lumière ?
(Un coup) Non ! La présence de Monsieur Clavières au guéridon ne gêne pas l'expérience ?
(Un coup) Non !

VALENTIN. Il est très gentil pour moi !

D'AUBENAS. Nous serions très heureux de le convaincre et très reconnaissant, si tu voulais bien nous y aider. (Grattement vague dans le guéridon)

MARESCOT. C'est faible !

VALENTIN. Oui ! Il ne s'avance pas !

RAYMONDE. Il y a des dames, monsieur Eric ! Soyez gentil, faites quelque chose pour les dames !

GILBERTE. Mais pas les mains !

D'AUBENAS. Eric, le docteur va nous quitter demain matin, dois-je renoncer à ces expériences, puis-je espérer d'être médium comme lui ? (Deux grands coups)

DES AUBIERS. Oh ! Cette fois ! C'est net !

D'AUBENAS. Mais quand aurai-je ce pouvoir ? Ce soir ? (Un coup) Non ! Demain ? (Un coup) Après-demain (Trois grands coups rapides) Dans trois jours ? Est-ce dans trois jours ? (Deux coups)

D'AUBENAS ET TOUS. Oui !

MARESCOT. Si nous prenions l'alphabet ?

TOUS. Oui !

DOUGLAS. Veux-tu que nous prenions l'alphabet ? (Deux coups)

RAYMONDE ET GILBERTE. Oui !

D'AUBENAS. (Prenant l'alphabet) N'oublie pas, je te prie, qu'il s'agit de convaincre Valentin par une manifestation éclatante ? (Deux coups)

VALENTIN. Oh ! Oui !

D'AUBENAS. (A Valentin) Cela vous semble extravagant, n'est-ce pas ?

VALENTIN. Du tout ! Je ne comprends pas ! Mais c'est curieux !

D'AUBENAS. Tu y es, Marescot ?

MARESCOT. J'y suis !

(D'Aubenas promène rapidement le bâton sur l'alphabet, la table frappe quand il est à la lettre O)

D'AUBENAS. O !

TOUS. O ! (Même jeu pour les lettres suivantes : U V R E Z)

MARESCOT. Ouvrez.

D'AUBENAS. (D'Aubenas continue, mais aucune lettre n'est frappée) Rien !

MARESCOT. Recommence ! (Un coup)

TOUS. Non !

DOUGLAS. C'est fini ?

D'AUBENAS. C'est tout ? (Deux coups)

TOUS. Oui !

DES AUBIERS. Ouvrez ! Qu'est-ce qu'il veut dire : « Ouvrez ? »

MARESCOT. Ouvrir... quoi ?

GILBERTE. Ce meuble ?

D'AUBENAS. Ce meuble ? (Un coup)

TOUS. Non !

RAYMONDE. La porte... là ! (Un coup)

TOUS. Non !

DOUGLAS. La fenêtre ? (Deux coups très forts)

TOUS. Oui !

DES AUBIERS. C'est la fenêtre !

RAYMONDE. Tiens ! Pourquoi ?

D'AUBENAS. Peu importe ! Ouvrez la fenêtre, des Aubiers ! Je vous prie !

(Des Aubiers, suivi par sa femme, va ouvrir la fenêtre et pousse un cri de surprise. Le ciel paraît éclairé par une clarté d'incendie sur la droite)

DES AUBIERS. Tiens !

D'AUBENAS. Quoi donc ?

DES AUBIERS. Cette grande lueur, là-bas !

GILBERTE. C'est le feu !

D'AUBENAS. (Se levant) Un incendie !

RAYMONDE. Sûrement ! Voyez !

MARESCOT. C'est du côté de Guethary.

D'AUBENAS. Oh ! C'est bien plus près ! Voilà Bastien. (Appelant) Bastien !

BASTIEN. (Dehors) Monsieur !

D'AUBENAS. Savez-vous ce qui brûle là-bas ?

BASTIEN. Non, Monsieur, mais c'est du côté de la gare !

D'AUBENAS. (Inquiet) Vous croyez ?

BASTIEN. Oh ! Pour sûr !

D'AUBENAS. Oh ! Simone ! Simone ! Qui est là !

MARESCOT. Ne vous inquiétez pas ! Elle est déjà loin !

D'AUBENAS. Qui sait ? Si elle a manqué son train, elle est encore à la gare ! J'y cours !
Docteur ! Docteur ! Un incendie ! Venez vite ! Ma femme ! (Ils sortent avec Marescot)

RIDEAU.

ACTE II

La villa habitée par Mikaël. Au premier étage, garçonnière élégante. A droite, large fenêtre très visible à trois baies, avec balcon sur la rue. Au fond, à droite, porte d'entrée sur le palier du premier et la cage de l'escalier. Au gauche, porte de la chambre à coucher. A gauche, en pan coupé, le cabinet de toilette avec fenêtre sur le jardin. Au premier plan, à gauche, divan sous une glace. Table, chaises, causeuses, canapés, etc...

Au lever du rideau, les volets de la grande fenêtre sont clos. La porte du palier est fermée, de même que celle du cabinet de toilette est entre-baillés, laissant plus deviner que voir cette chambre qui reste sombre pendant tout l'acte, tandis que le palier est éclatant de lumière, quand s'ouvre la porte d'entrée et de même le cabinet de toilette très lumineux, très gai, avec sa fenêtre sur la jardin et sa terrasse ornée de vignes vierges. Tout étant fermé au lever du rideau, portes et fenêtres, la pièce est dans la fraîcheur et l'ombre.

SCENE I

Simone et Mikaël. Simone, en peignoir et en pantoufles, est étendue sur le canapé, Mikaël assis.

SIMONE. (Redressant la tête) Ecoutez !

MIKAËL. Quoi ?

SIMONE. On a sonné !

MIKAËL. Mais non !

SIMONE. Si ! Ecoutez ! (Silence. Ils prêtent l'oreille)

MIKAËL. Non ! Vous voyez bien, on aurait insisté !

SIMONE. (Ecoutant toujours) Comme cette nuit...

MIKAËL. Oh ! Cette nuit ! C'est différent ! On a bien carillonné !

SIMONE. (Inquiète) Qui cela pouvait-il être ? Votre domestique ?

MIKAËL. Sûrement non ! Sous prétexte que je m'absentais pour vingt-quatre heures, je lui ai donné congé jusqu'à ce soir, pour aller voir sa mère à Biarritz. S'il rentre ici demain matin, ce sera bien heureux... Et puis il a sa clef...

SIMONE. C'est singulier, vous ne trouvez pas, cette sonnerie enragée, vers minuit ?

MIKAËL. Bah ! Quelque passant !

SIMONE. Ou une femme...

MIKAËL. Oh ! Quelle idée !

SIMONE. Non ! Je ne le crois pas ! Mais qui alors, à votre avis ?

MIKAËL. Un ivrogne, un farceur, un gamin !

SIMONE. A cette heure-là ?

MIKAËL. Mais, ma chère aimée, que nous importe !

SIMONE. Si c'était pour moi ?

MIKAËL. Pour toi ?

SIMONE. Si l'on m'avait reconnue hier au soir, à cette gare ?

MIKAËL. Quelle idée, sous cette voilette ? D'ailleurs, le train était déjà en marche, la cour, la salle d'attente, étaient vides. Vous n'y êtes restée que le temps de voir Thécla et Delphine manquer le train et vous faire signe de vous éloigner, une minute à peine ; et par les rues désertes, où pas un bec de gaz n'était allumé, sous prétexte de lune, nous avons gagné la ruelle et mon jardin, sans rencontrer âme qui vive ! Qui vous eût reconnue, et même entrevue ?

SIMONE. En effet !

MIKAËL. Enfin, si c'était ce que vous pensez, après deux ou trois sonneries, on ne serait pas parti si complaisamment, ou l'on serait revenu.

SIMONE. C'est vrai !... Vous avez raison !

MIKAËL. Vous êtes nerveuse, ma Simone, fiévreuse, inquiète !

SIMONE. Le manque d'habitude ! Je m'y ferai. Quelle heure est-il ?

MIKAËL. Trois heures et demie !

SIMONE. C'est le moment de m'apprêter, n'est-ce pas ?

MIKAËL. Sans vous hâter !

SIMONE. (Soupirant et étirant ses bras sans se lever) Allons ! Il faut partir ! Quel ennui ! On est si bien dans ce demi-jour et ce grand silence, où l'on entend que le bourdonnement des insectes ! Voilà comme je voudrais vivre, loin de tout et de tous, des obligations du monde, des devoirs ennuyeux, au gré de ma fantaisie. Une vie toute de solitude, de paresse et d'amour. (Elle se lève et va et vient à sa toilette) Mais c'est si bête la vie ! Elle n'est jamais à notre gré, et tout y va au caprice du hasard. Un pas de plus ou de moins et votre sort en dépend. Vous prenez le trottoir à droite, vous y faites une rencontre que vous évitiez sur la gauche, et vous voilà malheureuse pour toujours... Je reviens de Londres avec mon père, on me présente, sur le bateau, un homme qui me déplaît un moins que les autres, et six mois après, je suis madame d'Aubenas. Que j'eusse pris le bateau suivant, j'avais un autre mari, vous peut-être.

MIKAËL. (Assis sur le pouf) Plût au ciel que je me fusse trouvé sur votre route ! Mais auriez-vous seulement pris garde à moi ?

SIMONE. (Se récriant) Oh ! si l'on peut ?...

MIKAËL. Un piètre mari pour vous, Simone, qu'un pauvre diable tel que moi, ayant à peine de quoi vivre.

SIMONE. Mais êtes-vous mauvais ! J'étais assez riche pour deux, et mon père me laissant bien la liberté du choix !... J'ai tant tardé quand j'étais vieille fille, avant de découvrir le mari à mon gré ! Et quand je le trouve, il est trop tard !

MIKAËL. (Se levant) Tu n'y vois pas ! Si je donnais un peu de lumière ?

SIMONE. Oui. (Il ent'ouvre un volet avec précaution, un rayon de soleil jaillit dans la pièce. On entend dans la rue un bourdonnement de voix lointaines) Ces bruits de voix... Vous n'entendez pas ?

MIKAËL. Si ! C'est sur la place et plus loin, dans la grande rue.

SIMONE. Ce n'est pourtant pas jour de marché ?

MIKAËL. Non.

SIMONE. C'est une rumeur comme ces jours-là ?

MIKAËL. Il y a en effet beaucoup de monde sur la place... Des gens groupés... ou qui remontent la grande rue ! On cause sur le pas des portes ! Voici votre jardinier et le valet de pied devant votre grille, bavardant avec des voisins...

SIMONE. Voyons... (Elle regarde) Oui ! (Inquiète) Il y a quelque chose ! Qu'est-ce que cela peut être ?

MIKAËL. Bah ! Un voleur pris sur le fait ! Un cheval emporté, une dispute ! Pour ces gens de province, tout est événement ! Cela vous inquiète !

SIMONE. Un peu, oui. Est-ce qu'on sait ?

MIKAËL. Bon, si cela devait vous empêcher de sortir ; mais vous pouvez être sûre que la ruelle est toujours déserte.

SIMONE. (Regardant sa maison) Dire que je suis près de lui, sans qu'il s'en doute !... La seule chose qui me console de partir, c'est qu'en sortant d'ici je ne le verrai pas. (Elle redescend) Comme la première fois, où j'étais si troublée que j'ai pensé me trahir. Pour cacher mon embarras, je parlais, parlais comme une folle ! Se peut-il qu'un homme ne soupçonne pas la vérité, rien qu'à la façon dont on esquive son baiser ? Une femme ne s'y tromperait pas ! Enfin, huit jours sans le voir ! J'ai le temps de préparer mes mensonges, me voilà condamnée à mentir, à tout instant... avec mes paroles, mes regards, mes sourires, et cela, passe ! Mais il y a pis !

MIKAËL. Ah ! Tu m'as dit...

SIMONE. (Se retournant vivement) J'étais sauvée par ces tables qu'il fait tourner la nuit jusqu'à trois ou quatre heures du matin ! Mais à présent... là-bas... dans huit jours !

MIKAËL. (La prenant dans ses bras) Oh ! Non ! N'est-ce pas ?

SIMONE. Il m'aime, cet homme et alors... (Se dégageant) Tais-toi... Tais-toi, je t'en prie... Pourquoi parler de cela ? Oui ! D'autres se prêtent ou s'y résignent, ou s'y plaisent ! Moi... plutôt que d'être condamné à l'amour forcé, je suis femme à lui crier : va-t'en ! Laisse-moi... Vas-t'en ! Je suis à un autre !

MIKAËL. Ton rêve, je l'ai fait, moi aussi ! T'emporter chez moi, dans mon pays, comme un voleur, pour y cacher notre amour. Pour moi, c'est bien facile ; je n'ai rien qui m'enchaîne, ni famille, ni amis, ni emploi, ni obligations, ni devoir autre que de t'aimer ; mais toi...

SIMONE. Oh ! Moi... Quand nous reverrons-nous ?

MIKAËL. Dans quinze jours !...

SIMONE. Si tard !

MIKAËL. Je ne puis pas arriver là-bas tout de suite. Il s'étonnerait.

SIMONE. (Raillieuse, assise à mettre ses bottines) Lui ?... Il songe bien à cela, et à moins que ses Esprits ne l'avertissent...

MIKAËL. Si nous n'avons rien de plus à craindre... Mais là-bas...

SIMONE. (Lui passant le crochet et tendant son pied sur le tabouret) Alors, ne venez pas !

MIKAËL. Méchante ! (Il commence à boutonner)

SIMONE. Nous ferons pour le mieux avec l'aide de Thécla. Mais nous ne retrouverons pas de sitôt des heures comme celles-ci...

MIKAËL. En novembre, à Paris. (Achevant de boutonner une de ses bottines) Il n'y a encore que là pour s'aimer à l'aise...

SIMONE. Comme vous maniez cela, vous le faites bien lestement ! (Elle présente l'autre pied) Quelle habitude !

MIKAËL. Mais...

SIMONE. Faites donc le maladroit, à présent... Enfin !... C'est le passé cela, je n'ai rien à y voir ! Mais pour le présent et l'avenir ! (Prenant à deux mains la tête de Mikaël toujours à genoux et la serrant en le regardant les yeux dans les yeux) C'est à moi, cela, c'est à moi, et si tu me trahis...

MIKAËL. Tu me tueras ?

SIMONE. Mais oui !

MIKAËL. C'est convenu... (En se levant) Je vais atteler.

SIMONE. Attendez-moi, je descendrai avec vous ! (Elle passe dans la chambre à coucher pour mettre ses pantoufles et son peignoir dans la petite valise)

MIKAËL. (Regardant sa montre) Oh ! Oui, nous avons le temps ! Vingt minutes, nous serons à la station de Guétary à la tombée du jour ! Pour ce train omnibus, il n'y a que des gens du pays... D'ailleurs, avec cette voilette, le soir...

SIMONE. (Redescendant avec sa valise qu'elle pose sur la table) Tenez. (Elle jette ses pantoufles, ferme la valise, retire la clef et la met dans son porte-monnaie)

MIKAËL. Et votre sac à bijoux ?

SIMONE. Je l'ai confié à Thécla. Delphine est si étourdie qu'elle a failli un jour se le laisser voler. (Il lui donne les gants. Elle lui tend sa main à baiser) Voulez-vous me dégrafer cela ? (Mikaël passe derrière elle et attache le col. Elle continue en se préparant à mettre ses gants) Voilà ce qui m'a perdue, tenez !

MIKAËL. Quoi donc ?

SIMONE. Cela !... Cette fois, je ne me trompe pas ! On ferme la porte en bas.

MIKAËL. Oui !... Ne crains rien ! Ce ne peut être que mon domestique qui rentre avant l'heure. (Il va à la porte d'entrée qu'il ouvre à demi, tandis que Simone cache vivement sa figure avec le voile et se tient debout devant la table à gauche, le dos tourné vers le fond, feignant de regarder des gravures de mode. On entend Mikaël sur le palier) C'est vous, Philippe ?

PHILIPPE. (Dehors) Oui, oui, monsieur...

SCENE II

Simone, Mikaël, Philippe.

MIKAËL. (A Simone) Restez-là, tranquillement, il n'entrera pas ! (Elle se tient debout à gauche, sans affection, regardant une brochure et tournant le dos à Philippe qui paraît sur le deuxième seuil.)

PHILIPPE. (Vivement) Oh ! Monsieur ! (Il va descendre en scène)

MIKAËL. Doucement ! Je ne suis pas seul !

PHILIPPE. (S'arrêtant à la vue de Simone) Oh ! Pardon !

MIKAËL. Pourquoi ce retour ?

PHILIPPE. Ah ! Que je suis heureux de voir monsieur sain et sauf !

MIKAËL. (Surpris) Moi ?

PHILIPPE. Dès que j'ai lu ça dans un journal du matin, j'ai pris le premier train avec une peur que monsieur n'ait été pris dans ce malheur...

MIKAËL. Quel malheur ?

PHILIPPE. (Stupéfait) Monsieur ne sait pas ?

MIKAËL. Mais non !

PHILIPPE. Oh ! Monsieur n'est donc pas sorti ?

MIKAËL. Mais non ! Encore une fois ! Je ne sais rien ! Quoi ? Qu'est-ce ? Dites !

PHILIPPE. Oh ! Monsieur, un accident de chemin de fer !

MIKAËL. Où ?... Quand ?

PHILIPPE. Hier au soir, à trois cents mètres de la gare... Le train qui partait s'est heurté à un train de marchandises ! Les deux locomotives ont été éventrées, culbutées, les wagons lancés les uns sur les autres !

SIMONE. Ah ! Mon Dieu !

PHILIPPE. Mais le pire, monsieur, c'est que le train de marchandises charriait des bonbonnes de pétrole que le choc a défoncées ! Le pétrole a coulé sur la voie, où il s'est enflammé aux charbons tombés des locomotives. Tout a pris feu, et ça n'a plus été qu'une nappe de flammes, enveloppant les wagons et les faisant flamber avec les voyageurs pris dans la fournaise sans pouvoir en sortir. (Mouvement instinctif de Simone, arrêté par Mikaël)

MIKAËL. (Vivement) Mais quel train, quelle heure ? Le direct ou le suivant ?

PHILIPPE. Le suivant, je crois. (Mouvement de Simone) Voilà un journal d'ici avec des détails ! Et c'est un spectacle là-bas ! J'en suis malade ! On déblaie la voie, et on retire tous les morts.

MIKAËL. (Prenant le journal) Allez, allez... Je n'ai que faire de vous, et vous pouvez être utile, je vous suis... Allez ! Allez !

PHILIPPE. Oui, monsieur, oui ! Que je suis donc content que monsieur n'ait pas de mal ! (Il sort)

SCENE III

Simone, Mikaël.

SIMONE. Oh ! Mon Dieu, c'est le train qu'elles ont pris ! Mais où donc ces détails, où... Quelle heure ? Ce train... Quelle heure ?

MIKAËL. Là ! En tête !

SIMONE. Ah ! Oui ! (Elle lit) « C'est aujourd'hui seulement qu'on peut apprécier le terrible accident qui a jeté la consternation dans notre ville. A l'heure de nuit où nous écrivons ces lignes, la voie n'est pas encore dégagée et ne le sera pas avant la nuit prochaine, malgré le dévouement du personnel de la gare et le concours d'une compagnie du 75^e de ligne... » (Elle s'arrête) Mais l'heure du train ?... L'heure ?... (Elle reprend sa lecture çà et là, courant le texte) « A la lueur des torches, des lanternes... les gémissements des blessés que l'on transporte... les cris des assistants qui reconnaissent quelqu'un des leurs... des flaques d'eau boueuses, et noires.. une fumée qui vous saisit à la gorge ! C'est une odeur affreuse, de pétrole, de vernis, de charbon, de terre mouillée, de linge brûlé, et disons-le, hélas ! de chairs grillées... » Ah ! L'horreur !

MIKAËL. (Lui prenant le journal et lisant) « On compte jusqu'à présent une trentaine de victimes, blessées plus ou moins grièvement, et vingt-deux morts, dont huit calcinés au point d'être méconnaissables. Mais il faut s'attendre à de nouvelles découvertes, quand on pourra déblayer trois wagons de première classe qui sont encore à l'état de brasier ardent, malgré l'eau dont on ne cesse de les inonder. »

SIMONE. Il ne dira pas l'heure du train ! Vous verrez ! Il ne le dira pas.

MIKAËL. (Cherchant) Patience !... Je cherche... je ne vois pas... Ah ! Si, peut-être. (Il lit) « On ne sait à qui attribuer la responsabilité de cette catastrophe. Le train de marchandises aurait dû stopper dans un embranchement parallèle à la voie, dix-sept minutes avant le départ de la gare du train 45, à son heure, réglementaire, de onze heures vingt. »

SIMONE. C'est bien celui-là, le second.

MIKAËL. Celui qu'elles ont pris...

SIMONE. Et Thécla, Delphine... Oh ! Dieu, est-ce possible ! Thécla ! Ma bonne Delphine, si dévouée... Blessées ? Mortes ?... Ah ! Et moi alors, partie avec elles ! On ne m'a pas revue ! On me croit morte aussi, moi !

MIKAËL. Sûrement !

SIMONE. Mais c'est effroyable ! Je suis perdue !

MIKAËL. Mais non !

SIMONE. Mais si !

MIKAËL. Vous avez pu échapper au désastre !

SIMONE. ... Et je n'ai pas couru chez moi ? On ne m'a vue nulle part ! De toute la nuit... de tout le jour ! Je n'ai le droit d'être sauvée que si j'explique mon absence ! Et comment l'expliquer à présent, dites, comment ? Cette nuit, passe encore, mais aujourd'hui, à quatre heures du soir !

MIKAËL. Epouvantée, vous avez fui au hasard.

SIMONE. A travers champs ?

MIKAËL. Pourquoi pas... vous réfugier et...

SIMONE. Où ? Chez qui ?

MIKAËL. Epuisée, évanouie...

SIMONE. Pendant seize heures ?

MIKAËL. Et l'affolement, on a vu en pareil cas des gens frappés de stupeur, au point de rester muets, hagards, des heures, des jours entiers .

SIMONE. Et je ne suis pas rentrée chez moi, n'est-ce pas ? Parce que j'avais oublié mon adresse ! Mais c'est stupide, voyons, ce que vous m'offrez là, c'est stupide !

MIKAËL. Alors ! Quoi ?

SIMONE. Rien ! Il n'y a rien ! Oh ! Dieu ! Quelle fatalité ! Et plus je tarde à présent, plus je m'accuse !

MIKAËL. (Qui a pris le journal) Si Thécla ou Delphine, ou seulement l'une d'elles étaient sauvées...

SIMONE. Nous le saurions !

MIKAËL. Cette sonnerie, cette nuit ! Ce matin ?

SIMONE. Elles ?

MIKAËL. Peut-être ! Je cherche s'il est question d'elles.

SIMONE. Elles auraient bien su se faire ouvrir !

MIKAËL. D'ailleurs !... D'ailleurs voici leurs noms !

SIMONE. Leurs noms ?

MIKAËL. Oui...

SIMONE. Parmi les morts ?

MIKAËL. Oui.

SIMONE. (Très émue) Oh ! Ma chère Delphine ! Pauvre fille.

MIKAËL. Et le vôtre ! Ici, lisez !

SIMONE. (Lisant en essuyant ses yeux) « On compte jusqu'à présent dix-sept morts, et trente-deux voyageurs blessés plus ou moins grièvement, dont les noms suivent. »

MIKAËL. Non... Ici, plus bas !

SIMONE. (Avec une émotion qui devient plus vive quand il est question de son nom) « A cette liste, il faut ajouter les noms des voyageurs dont les corps n'ont pas encore été retrouvés. Le capitaine Tallard et sa femme, Madame veuve Olivert et sa fille de quatorze ans. La comtesse Thécla... (Elle s'arrête suffoquée et reprend) Thécla-VasileSCO... Madame d'Aubenas et sa femme de chambre. Au nombre des personnes arrivées les premières sur le lieu du sinistre et qui n'ont pas cessé toute la nuit d'aider au sauvetage des blessés et au transport des morts il faut signaler M. d'Aubenas, affolé par l'idée que Mme d'Aubenas a pu prendre le train omnibus, après avoir manqué le direct. Aucun de nous n'était maître de son émotion à le voir courir anxieusement, des blessés aux morts, s'efforcer de reconnaître dans les cadavres carbonisés, les restes d'une femme adorée, ou de la retrouver, au péril de sa vie, dans les décombres des wagons en feu, et malgré la fatigue, de nombreuses défaillances et les efforts des amis qui l'entourent à cette heure encore, il s'obstine à sa funèbre recherche. »

MIKAËL. Chut ! On monte l'escalier vivement !

SCENE IV

Mikaël, Simone, Philippe.

PHILIPPE. (Dehors à la porte, après avoir frappé) Monsieur ! Monsieur !

MIKAËL. (A la porte sans l'ouvrir) C'est vous, Philippe ? Quoi encore ?

PHILIPPE. Je viens prévenir monsieur que j'ai vu de loin une voiture avec quatre personnes, se dirigeant de ce côté, monsieur reçoit-il ?

MIKAËL. Cela dépend ! Quelles personnes ?

PHILIPPE. Je n'ai reconnu qu'une seule, Monsieur d'Aubenas ! (Mouvement de Simone)

MIKAËL. Vous êtes sûr ?

PHILIPPE. Très sûr ! Monsieur reçoit-il ?

MIKAËL. Oui, oui, allez, faites monter ces messieurs.

SIMONE. Ici ! Lui !

MIKAËL. Oui, la voiture s'arrête à ma porte !

SIMONE. Il sait tout !

MIKAËL. Comment le saurait-il ? Tout au plus un soupçon ! Raison de plus pour le recevoir. (Il pousse la porte de la chambre à coucher)

SIMONE. (Ecoutant à la porte d'entrée) Le voici ! Je l'entends ! (On entend des voix au dehors)

MIKAËL. Ils montent ! Dans cette chambre, vite... et ne craignez rien, je suis là ! (Il va tirer le verrou de la porte d'entrée.)

SIMONE. (Sur le seuil de la chambre) Oh !... de lui, qu'ai-je à craindre ? Il est bien trop bon ! Ce n'est pas sa colère que je redoute !... C'est sa douleur ! (Mikaël ferme sur elle la porte de la chambre au moment où Philippe ouvre celle du fond devant les nouveaux venus.)

SCENE V

Mikaël, d'Aubenas, Valentin, Georges, Marescot.

D'AUBENAS. (Dehors) Votre maître est là ?

PHILIPPE. (Dehors) Oui, monsieur... (D'Aubenas entre vivement, débraillé, linge sali, visage et mains noircis par la fumée)

D'AUBENAS. Ah ! Enfin ! Enfin ! Je vous vois !

GEORGES. Nous avons sonné vainement hier au soir.

VALENTIN. Et ce matin !

MIKAËL. Vous pensez bien, monsieur, qu'à la première nouvelle j'ai couru là-bas... où j'ai passé la nuit...

VALENTIN. Je ne vous ai pas vu...

MIKAËL. Dans cette foule !...

D'AUBENAS. Enfin, vous voilà ! Mais pour détruire peut-être le seul espoir qui me reste !

MIKAËL. Moi, monsieur ?

D'AUBENAS. Le dernier ! (Georges lui serre la main) Vous avez accompagné madame d'Aubenas, son amie, et la femme de chambre jusqu'à la gare ?

MIKAËL. Où je leur ai fait mes adieux...

D'AUBENAS. Sans les suivre sur le quai ?... jusqu'au wagon qu'elles ont pris ?

MIKAËL. A notre arrivée, le train s'ébranlait déjà.

D'AUBENAS. Le direct ?

MIKAËL. Le direct ! Ces dames n'ont eu que le temps d'y courir... sans prendre leurs billets. Je leur ai crié de loin : « Hâtez-vous », et je suis parti...

D'AUBENAS. Sans constater si elles avaient pris place dans ce train ?

MIKAËL. Je l'avoue !

D'AUBENAS. Ainsi... ainsi, monsieur, vous ne pouvez pas me dire si madame d'Aubenas est partie par le direct ou si elle a dû attendre le train suivant ?

MIKAËL. Je n'affirmerais pas qu'elle soit partie par l'express, mais il y a tout lieu de l'espérer...

D'AUBENAS. Ah ! L'espérer... Voilà toute une nuit que je l'espère ! C'est une certitude que je voulais et je ne l'ai pas ! Loin de là ! Vos réponses me laissent plus anxieux. Si elle n'est pas partie par le premier train, elle est morte... et de quelle mort ! Grand Dieu ! Pour une minute de retard ! Une minute ! Brûlée ! Brûlée vive !

GEORGES. Pourquoi supposer le pire ? Monsieur penche pour le direct !

MARESCOT. Et c'est si probable !

D'AUBENAS. Mais non, non. Ce n'est pas probable... Le train était en marche.

GEORGES. Simone n'est pas femme à s'en effrayer !

MARESCOT. Et à ne pas ouvrir une portière en courant.

D'AUBENAS. Seule, oui... Mais avec ces deux femmes !

MIKAËL. Mais une dépêche ? A Noizelle.

GEORGES. Vous pensez bien que nous l'avons expédiée dès cette nuit, mais à cette heure elles y sont à peine.

D'AUBENAS. Et la sienne !... Qu'elle devait m'adresser dès son arrivée... à onze heures au plus tard. Il est quatre heures dix et je ne l'ai pas !

GEORGES. Oh ! Ceci ne doit pas t'inquiéter.

MARESCOT. Ne pouvant pas soupçonner l'accident et l'urgence, elle ne l'aura expédiée que vers une heure...

GEORGES. Avec l'encombrement des télégrammes qui affluent... l'affolement des buraliste...

MARESCOT. D'ailleurs, à présent, la dépêche ne peut tarder...

GEORGES. Nos gens savent toujours où nous sommes.

MARESCOT. Tu l'auras dès son arrivée...

D'AUBENAS. Si elle arrive !

GEORGES. Allons ! Du courage.

MARESCOT. Courage.

D'AUBENAS. J'en ai eu jusqu'ici, mais à présent !

VALENTIN. Vous êtes épuisé ! Vous n'avez rien pris depuis hier, et pas un moment de sommeil !

D'AUBENAS. Vous non plus ! J'abuse de votre amitié !

VALENTIN. Prenez.

D'AUBENAS. Non, merci, rien, rien !

VALENTIN. Vous n'êtes pas raisonnable... Qu'est-ce cela ? Une brûlure ?

GEORGES. Une brûlure ?...

D'AUBENAS. Je la sens à peine. Ce n'est rien !

GEORGES. Tu t'es brûlé à remuer ces débris en feu !

D'AUBENAS. Oui, peut-être...

MARESCOT. Et sans rien découvrir, c'est encore de l'espoir.

D'AUBENAS. Ah ! Qui sait ?... Qui sait ?... Combien sont-ils encore là-bas, qu'on n'a pas retrouvés ? Et ces malheureux sont si défigurés ! Je l'ai peut-être tenue dans mes bras !... sans la reconnaître ! (Fondant en larmes) Elle... Elle... ma bien aimée Simone... Est-ce possible, mon Dieu ! Est-ce possible !

GEORGES. (A Marescot, lui serrant la main en silence) Partons, viens ! Partons ! (Il se lève péniblement)

MARESCOT. Chez toi.

D'AUBENAS. Non ! Non, là-bas !

MARESCOT. Tu veux ?

D'AUBENAS. Je veux chercher encore !

GEORGES. Mais c'est affreux, cette recherche !

D'AUBENAS. Ce qui est affreux ! C'est de ne pas savoir !... Allons ! Viens ! Viens !

GEORGES. On vient ! Quelqu'un !

SCENE VI

Les mêmes, Philippe.

D'AUBENAS. (Avec un cri de joie) la dépêche ? (Philippe entre)

PHILIPPE. Monsieur ? Il y a quelqu'un en bas qui désire parler à monsieur.

D'AUBENAS. Quelqu'un ?

PHILIPPE. Le docteur Parisot !

D'AUBENAS. Ah ! On l'a trouvée ?

PHILIPPE. (Balbutiant) J'ignore...

MARESCOT ET GEORGES. (Ensemble) Mon frère ! Ami !

D'AUBENAS. (Se dégageant) Laissez-moi, on l'a trouvée, laissez-moi... (Il s'élance dehors, suivi de son frère et on l'entend crier dans l'escalier) Docteur !... Docteur, où êtes-vous, docteur ?

SCENE VII

Les mêmes, moins d'Aubenas et Georges.

MARESCOT. (A Philippe) C'est bien elle, n'est-ce pas ?

PHILIPPE. Oh ! Sûrement ! Mais si défigurée que monsieur Parisot ne l'a reconnue qu'à la chaîne d'acier de son sac à bijoux... Les bijoux épars, tordus, le sac et les écrins brûlés, mais son chiffre en or encore bien visible...

MARESCOT. Quel malheur ! (A Mikaël et à Valentin) Venez-vous ? (Il sort avec Philippe)

MIKAËL. (Prenant son chapeau) Nous vous suivons !

SCENE VIII

Mikaël, Valentin puis Simone.

MIKAËL. (Faisant signe à Valentin de sortir avant lui) Monsieur ?

VALENTIN. (Sans bouger et avec un geste de dénégation) Oh ! Pardon, monsieur, pardon ! Mais il me paraît inutile de chercher si loin une personne qui est ici.

MIKAËL. (Saisi) Je ne comprends pas !

VALENTIN. (Tranquillement) Oh ! Que si, vous comprenez très bien ! Votre absence cette nuit là-bas, votre obstination à ne pas ouvrir votre porte ; l'empressement de votre domestique à rebrousser chemin pour vous prévenir de notre visite ! Tout cela m'avait paru bien étrange. Je lui dis à mi-voix dans l'antichambre : « Nous allons gêner votre maître qui n'est pas seul. Ah ! Monsieur, croiriez-vous que c'est moi qui lui ai appris ce malheur ? » Mes soupçons se confirmaient. L'embarras, la froideur de vos réponses à mon pauvre ami ne les ont pas atténués, il s'en faut ! Et le mouvement de surprise dont vous n'avez pas été maître à la nouvelle que le corps de Simone était retrouvée, ne m'a plus laissé l'ombre d'un doute ! Elle est là, dans cette chambre, ou dans cette autre ! (Il se dirige vers le cabinet de toilette)

MIKAËL. (Lui barrant le passage de la chambre à coucher) Monsieur !

VALENTIN. (Tranquillement, désignant la chambre) Très bien ! C'est dans celle-ci...

MIKAËL. Je vous répète, monsieur, que...

VALENTIN. (Sans l'écouter, à très hautes voix) Allons, Simone, ouvre donc ! Tu sais quel ami je suis. Et je t'aime encore mieux vivante ici que morte là-bas !

SCENE IX

Simone, Mikaël, Valentin. La porte de la chambre s'ouvre et Simone paraît sur le seuil, toute pâle, d'une main le mouchoir sur les yeux, de l'autre se tenant au montant de la porte. Mikaël court fermer la porte d'entrée. Valentin va vivement à Simone qui s'appuie sur son bras et avec son aide descend jusqu'au siège à gauche, où elle tombe en pleurant.

SIMONE. Oh ! Le malheureux ! Quel mal ! Quel mal je lui fais !

VALENTIN. Il est bien à plaindre, en effet.

SIMONE. Et moi bien coupable, n'est-ce pas ?

VALENTIN. Assurément !... Oui !... Ma pauvre enfant... Mais plus vertueuse, à cette heure, tu ne serais que cendres, les décrets de la providence sont insondables ! (Assis près d'elle) Comment allons-nous sortir de là ?... (Simone fait un geste de découragement) Tu y as bien songé ? (Simone répond du geste. Il continue) Fabriquer une dépêche, une lettre, supposer que tu as pu monter dans le premier train toute seule, ce qui t'a sauvée... (Mouvement de Simone) Personne n'y ajouterait foi !

SIMONE. (Emotion contenue) Et je n'aurais pas recours à un tel mensonge !

VALENTIN. Pas plus que je ne me prêterais à cette trahison. Alors quoi ? L'aveu ?

SIMONE. Ah ! Jamais cela, jamais !

VALENTIN. Il faudra pourtant bien en venir là !

SIMONE. Jamais ! Ah ! Dieu ! Affronter la vue de ce pauvre être, si bon, si désolé... J'ai bien assez souffert à l'entendre !

VALENTIN. Mais... Tu peux, sans le voir.

SIMONE. Lui apprendre que cette nuit j'étais là ?... Est-ce que je peux avouer cela sans mourir de honte ! Et puis que me vaudrait-il, cet aveu ? Son pardon ? Je n'en veux pas. Alors ? La rupture ? Le divorce ? On me croit morte ! Soit, je suis morte ! Le voilà, le divorce, et le meilleur de tous, celui-là !

VALENTIN. Non ?... Tu ne veux pas laisser croire ?...

SIMONE. A ma mort ? Ah ! Dieu si, je le veux !

VALENTIN. (Stupéfait) Allons donc !

SIMONE. Je déplorais de ne pas être librement à celui que j'aime, sans hypocrisie, ni partage... C'est fait ! Ma mort est un mensonge qui m'affranchit de tous les autres... qui me rend la liberté et toutes mes pensées, de tous mes actes, de mon corps et de mon âme, et j'hésiterais... et tu veux que j'hésite ?

VALENTIN. Mais c'est absurde, cette fable ?

SIMONE. Moins que la vérité ! Elle n'est bonne qu'à le désoler, la vérité, voilà tout ! C'est bien assez d'avoir trahi sa confiance, sans lui infliger encore la douleur de le savoir. Je disparaïs. Il ignore tout, me pleure comme morte au lieu de me pleurer vivante ; et je lui laisse de moi des regrets attendris au lieu du souvenir amer de ma trahison !...

VALENTIN. Toute femme excelle à donner un air de raison à la folie.

SIMONE. Mais en quoi, folie, en quoi ?

VALENTIN. Ta prétendue mort ? Mais ma pauvre enfant, c'est du roman, du drame, de l'opéra, de la féerie ! Tout ce que tu voudras ! Mais ça ne tient pas debout ! Et si tu crois que je vais prêter les mains à une telle extravagance !

SIMONE. Je ne te demande que de ne pas la révéler.

VALENTIN. Et que deviendras-tu ? Où iras-tu ?

SIMONE. Chez lui !

VALENTIN. En Serbie.

SIMONE. Et qui m'y soupçonnera sous un faux nom ?

VALENTIN. Un faux nom ! Mais en Serbie, à quarante-huit heures de Paris, il te faudrait un masque et toute une vie nouvelle, n'est-ce pas ? Tu te figures que tu vas rompre ainsi avec tes habitudes, plaisirs, amitiés ! Paris, les tiens, ton monde !

SIMONE. Ah ! Je m'en soucie bien de Paris et du monde ! A présent, le monde, c'est Mikaël et moi !... Mes plaisirs, j'en sui excédée ! Mes amitiés ? C'est toi, mes amitiés ! Je n'ai que toi ! Tu seras bien mon seul regret !

VALENTIN. (Désignant la maison d'Aubenas) Et lui ? Rien ?

SIMONE. Oh ! Lui... Lui... C'est mon remords et la vraie cause de ce que tu appelles ma folie ; tu devrais bien le comprendre, c'est lui que je fuis ! Sa douleur me fait trop de peine ! Je ne veux pas me retrouver un jour en sa présence, et dût-il ne pas me dire un seul mot, subir la tristesse de son regard. Là-bas, je pourrai me persuader qu'il est mort, pour moi, comme je suis morte pour lui, et si je n'oublie jamais le chagrin dont je suis la cause... au moins je ne serai pas condamnée à le voir !

VALENTIN. Et si tu persistais dans cette décision dictée par la fièvre, tu partirais ?...

SIMONE. Cette nuit ! Je voudrais déjà être au bout du monde !

VALENTIN. Avec monsieur, qui sans doute approuve ce départ !

SIMONE. Oh ! Lui, naturellement !

MIKAËL. Pardonnez-moi, Simone, mais je pense avec monsieur, qu'une décision si grave mérité réflexion. C'est une mesure extrême à laquelle rien ne nous oblige...

SIMONE. C'est vous ?...

MIKAËL. Permettez...

SIMONE. ... Vous refusez, vous ?... C'est vous qui refusez ?

MIKAËL. Du calme, je vous en prie... Votre exaltation est bien excusable. C'est à nous de garder le sang-froid qui vous manque. Cette mort supposée, cette fuite nocturne, tout cela pourrait avoir sa raison d'être, si le mariage était indissoluble. Mais nous n'en sommes plus là, grâce à Dieu, et vous faites trop bon marché d'une solution toute naturelle, toute simple...

SIMONE. Le divorce ?

MIKAËL. Eh ! Oui !

SIMONE. Et le procès, et le scandale ! Des formalités qui me mettront en présence de celui que je ne veux plus voir, à aucun prix ! Mon nom traînant partout, livré à la curiosité, à la risée publiques ! Je serai l'héroïne de cette affreuse aventure ! On dira de moi : « Celle du chemin de fer, vous savez, dont le pauvre mari se brûlait les mains à chercher le cadavre tandis qu'elle était chez son amant ! » Mais c'est révoltant... ce que vous proposez là ! Comment osez-vous me l'offrir ! C'est aussi honteux pour vous que pour moi !

MIKAËL. Quelle exagération, Simone ! On en parlera pendant trois jours et l'on n'y songera plus dès que vous serez ma femme.

SIMONE. Il vous plaît que je le sois dans ces conditions-là ?

MIKAËL. Les seules possibles ! Car enfin, vous ne songez pas à contracter là-bas un autre mariage illégal et nul ?

SIMONE. Ah ! Je pense bien à cela !

MIKAËL. Quand il ne tient qu'à vous d'être ma femme légitime, vous préférez ?...

SIMONE. Je ne le préfère pas...

MIKAËL. Et quelle sécurité pour vous ?

SIMONE. J'ai donc plus confiance en votre amour qu'en vous-même !

MIKAËL. Mon amour n'est pas en cause. Il s'agit des garanties qu'il peut vous offrir de bonheur, et surtout de bien-être, en échange de celui auquel vous avez droit. Car enfin, ce ne sera pas même l'aisance, avec de gros ennuis, des privations de toute sorte et, sinon la pauvreté, du moins la gêne.

SIMONE. Je l'accepte...

MIKAËL. La fameuse chaumière, du pain, de l'eau, et une natte pour dormir.

SIMONE. Le mariage de Loti.

MIKAËL. Quand vous n'aurez plus dix valets à vos ordres, et trois toilettes à faire par jour...

SIMONE. Pour qui me prenez-vous ?

MIKAËL. Pour une mondaine qui ne sait pas ce que c'est qu'une privation.

SIMONE. Vous n'y songiez pas tout à l'heure à ces privations. J'entends encore votre air de bravoure : « Ah ! Si je pouvais vous emporter dans mon pays, chez moi ! »

MIKAËL. Simone, on dit ces choses-là...

SIMONE. Sans y croire !

MIKAËL. Sans en mesurer la portée, mais au moment d'agir...

SIMONE. On se dérobe !...

MIKAËL. Puisqu'il y a une solution plus simple !

SIMONE. Qui me révolte !

MIKAËL. Pourtant !

SIMONE. Enfin, m'aimez-vous, oui ou non ?

MIKAËL. Quelle demande !...

SIMONE. Et je vous enlève ! Et vous résistez ! Mais c'est vous qui devriez me supplier d'y consentir à ce départ ! Qui devriez être plus pressé que moi de m'arracher à tout ce qui me dispute à votre amour. J'ai tous les courages, et vous pas un ! D'où vous vient cette peur subite de tout ce que je brave, moi, femme, et qui vous épouvante ?

MIKAËL. Je ne conçois rien à ces reproches, Simone ! Je ne vous dis rien que de très raisonnable !

SIMONE. Oh ! Comment donc ! Très raisonnable ! On ne peut plus raisonnable !

MIKAËL. Vous m'accorderez bien qu'on ne prend pas une résolution pareille sans réfléchir, et nous pouvons bien attendre à demain.

SIMONE. Demain ? Vous croyez que je vais passer la nuit à cent pas de cette maison où l'on me pleure ! Demain ! Ah ! Demain !

MIKAËL. J'ai des mesures à prendre. Il me faut le temps de mettre de l'ordre dans mes affaires !

SIMONE. Et quelles affaires ! Vous me disiez là, là, à l'instant : « Je n'ai ni famille, ni parents, ni emploi, ni obligations, ni devoirs, qui me tiennent ! Mon seul devoir, c'est de vous aimer ! » Faites-le donc !

MIKAËL. Laissez-m'en les moyens !

VALENTIN. L'argent ! (Mouvement marqué de Mikaël et de Simone, qui, saisie, le regarde. Il continue très tranquillement) Eh oui, vous pourriez bien discuter ainsi pendant des heures sans prononcer le mot de la situation : ... l'argent !

SIMONE. L'argent ?

VALENTIN. Vous ne serez jamais d'accord. Tu es une exaltée ! Une romanesque, une emballée ! Monsieur est un esprit pondéré, sagace, positif et pratique. Il n'habite pas comme toi les nuages. Il rase le sol et fait ce raisonnement bien simple : « Il n'y a de vraie solution que le divorce car le divorce laisse tous ses biens à celle que j'adore. J'épouse celle que j'adore et je suis le plus heureux des hommes. »

MIKAËL. C'est-à-dire...

VALENTIN. (Continuant) Oui !... Tandis que ta prétendue mort ne te laisse pas un centime et de plus vous crée des ennuis de toutes sortes, dont il ne veut à aucun prix, ni pour celle qu'il adore, ni pour lui.

MIKAËL. Je ne dis pas cela !

VALENTIN. Mais dites-le donc ! C'est bien naturel et Simone a trop d'esprit pour trouver mauvais qu'à l'ennui... de l'associer à votre pénurie, vous préféreriez de beaucoup l'agrément de vous associer à sa fortune !

SIMONE. Oh !

MIKAËL. (Vivement) Simone ! Me croyez-vous capable ?...

SIMONE. Ce serait trop indigne !

MIKAËL. J'espère que vous prenez les insinuations de monsieur pour ce qu'elles valent !

VALENTIN. Alors, elle est fixée !

MIKAËL. (Violemment) Vous osez ?

VALENTIN. (Froidement) C'est à moi que vous parlez ?

SIMONE. (S'interposant vivement) Valentin !... Non ! Non, tais-toi ! Tais-toi, je t'en prie ! (Un silence, à Mikaël) Il faut en finir, n'est-ce pas ? Vous vous refusez décidément au départ ?

MIKAËL. Oui ! Mais pour d'autres raisons que celles que monsieur a le front de supposer... (Mouvement de Valentin retenu par Simone)

SIMONE. (A mi-voix à Valentin) Tais-toi ! (A Mikaël) Alors, je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui que me conseillait Valentin... l'aveu !

MIKAËL. (Vivement) Et le divorce !

SIMONE. Oh ! Le divorce ! Ce n'est qu'une probabilité ! La seule que nous ayons admise ; mais il y en a une autre !

MIKAËL. Laquelle ?

SIMONE. Le pardon !

MIKAËL. De votre mari ?

SIMONE. Il est assez bon, assez généreux et m'aime assez pour cela.

MIKAËL. A ce point, c'est peu probable !

SIMONE. Probable ou non, c'est possible, n'est-ce pas ? (Geste de Mikaël) Enfin, admettons-le ! L'admettez-vous ?

MIKAËL. (Sans conviction) Si vous voulez !

SIMONE. Pardonnée par lui, vous m'estimez assez, je pense, pour être sûr, qu'entre nous, tout, à jamais.

MIKAËL. (De même) Oui !...

SIMONE. Ce serait donc la rupture définitive, absolue... La risquons-nous ?

MIKAËL. Vous supposez ?

SIMONE. Oh ! Ne discutons plus. Il faut répondre ! Répondez ! Je n'ai que le choix de la fuite avec vous, ou de mes aveux ! Et s'il pardonne, je ne vous revois de ma vie... est-ce dit ?

MIKAËL. (Embarrassé) Et vous exigez une réponse ?

SIMONE. Immédiate !

MIKAËL. Je vous aime trop pour hésiter...

SIMONE. (Avec espoir) Enfin !

MIKAËL. Et je ne peux pas vous conseiller la fuite qui ferait de vous une aventurière, tandis que l'aveu...

SIMONE. Peut nous séparer !...

MIKAËL. Mon Dieu ! C'est une chance !

SIMONE. A courir ?...

MIKAËL. Peut-être !...

SIMONE. (Eclatant) Ah ! Tu l'entends, tu l'entends ?

VALENTIN. C'est assez clair...

SIMONE. Tu avais raison. L'argent ! L'argent ! Ah ! Le misérable ! C'est bien cela, l'argent !...

MIKAËL. Oh bien ! Quand je défends votre intérêt !...

SIMONE. (A Valentin) Ecoute cela, écoute... C'est par amour pour moi qu'il me jette aux bras d'un autre !

MIKAËL. Ma conscience !...

SIMONE. Sa conscience ! La conscience de cet homme à qui je dis : « Je suis à toi, pour toi, je renonce à tout, je brave tout ! » et qui me répond : « Pardon, pardon ! C'est très joli, tout ça, mais la dot !... Où est la dot ? Sa conscience ! »

MIKAËL. Si vous ne me laissez pas...

SIMONE. Mon divorce, à bonne heure ! Il y gagnait la fortune et la femme par-dessus le marché !... Mais ma mort, ma fuite, qui me laissent sans un sou ! La femme sans les millions ! L'amour sans le butin ! La créature qui n'a plus rien à elle ! Pas même ses bijoux ! On rend ça à son mari !

MIKAËL. (Impassible et souriant en roulant une cigarette) Si je ne vauX pas mieux que cela ?

SIMONE. Je suis sans excuse, n'est-ce pas ? Ah ! Dieu ! Oui, oui, sans excuse ! (A Valentin) Regarde-le, tiens... Il a si peu conscience de son infamie qu'il sourit et s'étonne que je m'en indigne ! Eh bien, quoi ! Il ne veut pas s'encombrer d'un amour sans profit ! C'est trop juste, il faut bien qu'il se dédommage de ce que la nature en lui donnant une âme si abjecte, n'a pas fait de lui une fille qui pût se vendre !

MIKAËL. Ah !... (Il fait un pas vers elle. Valentin fait un mouvement)

SIMONE. (Le retenant) Va-t'en ! Ne m'approche pas ! Ah ! Malheureux ! Je voudrais te tuer, et me tuer après ! (A Valentin) Emmène-moi, je t'en prie, je ne veux pas rester ici avec cet homme ! ... Emmène-moi !

VALENTIN. Tu n'y songes pas, ma pauvre enfant ! Il fait encore jour et la rue est pleine de monde !

MIKAËL. Monsieur a raison... Vous ne pouvez pas sortir... (Il prend son chapeau) Vous êtes ici chez vous. Je reviendrai dans une heure, le temps de calmer cette crise, et je ne désespère pas que la réflexion ne vous fasse apprécier plus sainement le seul parti qui pouvait vous rendre votre liberté.

SIMONE. Libre ou non, c'est bien fini entre nous...

MIKAËL. C'est bien vous qui l'aurez voulu ! (A Valentin) Entre nous, c'est une autre affaire et nous sommes gens de revue, je pense ?

VALENTIN. Comptez-y !...

MIKAËL. J'y compte... (Il sort)

SCENE X

Simone, Valentin.

SIMONE. (Assise) Et c'est pour cela que l'on gâte sa vie et celle des autres ! Que l'on devient fausse, égoïste, ingrate ! C'est à cela que l'on croit !... C'est à ça que l'on se donne, à ça !... A ça ! Ah ! Quel écœurement ! Quel dégoût ! Je me hais ! Je me hais ! Je voudrais me fuir ! Suis-je assez punie !

VALENTIN. (Assis près d'elle) Allons ! Allons ! Simonette ! Courage ! C'est déjà beaucoup d'être délivrés de ce drôle, et pour le reste, ne suis-je pas là, moi ?

SIMONE. Valentin !... Ne m'abandonne pas !... Je n'ai que toi, qu'est-ce que je deviendrais sans toi ? (Sourdes rumeurs dans la rue, voix de femmes disant les prières des morts)

VALENTIN. (Debout) C'est dans la rue ! (Il va à la fenêtre et regarde)

SIMONE. Qu'est-ce donc ?

VALENTIN. Ne regarde pas !

SIMONE. Pourquoi ?

VALENTIN. Une civière que l'on porte chez toi... et sous un drap blanc !

SIMONE. Une morte... Thécla ! (Valentin veut la retenir. Simone, allant à la fenêtre, il l'arrête) Laisse-moi !

VALENTIN. Prends garde !... Ton mari !

SIMONE. Laisse ! Laisse ! Je veux le voir ! (Elle prend la place de Valentin, à la fenêtre)

VALENTIN. A quoi bon ?...

SIMONE. Oui ! Le voilà ! Le voilà au bras de son frère... et tout pâle ! C'est lui qu'il fallait aimer ! Vois-le, vois ! Il pleure à présent ! Il pleure comme un enfant !

VALENTIN. (Cherchant à l'éloigner de la fenêtre, doucement) Allons ne reste pas là.

SIMONE. (Sans quitter la fenêtre) Ah ! Je devrais lui crier : « Méprise-moi, chasse-moi ! Je ne mérite pas tes larmes ! »

VALENTIN. Cet aveu-là, ma pauvre enfant, tu seras obligée de le faire plus tard !

SIMONE. (Pleurant toujours à la même place) En aurai-je jamais le courage ?

VALENTIN. (Tendrement) Moi, je le ferai et je vous rendrai l'un à l'autre.

SIMONE. (De même) Le pourras-tu !... Tu ne lui rendras pas celle qu'il regrette ! L'épouse aimante et fidèle qui n'est plus. Il a bien raison de la pleurer, celle-là ! Pleure ta Simone... car elle est morte... Elle est morte et moi aussi, je la regrette et je la pleure !

RIDEAU

ACTE III

Un chalet élégant à Quiberon, au bord de la mer. A droite, premier plan, haute cheminée bretonne, feu mourant. 2^e et 3^e plan, grand vitrage avec porte au milieu ouvrant sur palier du fond, vers la droite, est occupée de même par un vitrage qui, comme le précédent, laisse voir la mer bordée de rochers. Dans ce qui reste du fond vers la gauche, une porte ouvrant sur une petite antichambre, au delà de laquelle est une porte de chambre. A gauche, premier plan, une large baie de deux mètres garnie d'une portière s'ouvre sur la chambre à coucher, qu'on devine plus qu'on ne la voit. Au deuxième plan, porte de la chambre. Au fond, horloge rustique. Tapis. Grande table chargée de livres. Fauteuils, canapés, etc. L'action commence au soleil couchant. Puis la nuit vient, très étoilée, avec une vive clarté de lune.

SCENE I

Valentin, Yvon, puis Simone. Yvon, au lever du rideau, range les livres sur la table ; Valentin ouvre la porte de droite. Simone, dans son manteau de voyage, reste au delà du seuil.

VALENTIN. Pardon, jeune homme ! C'est bien ici, n'est-ce pas, que loge monsieur d'Aubenas ?

YVON. (Au coin de la table) Oui, monsieur. (Indiquant la droite) Le voilà qui descend là-bas vers la mer, avec des amis.

VALENTIN. Oui, je l'ai vu de loin se diriger de ce côté. (Se tournant vers Simone) Tu l'entends, chère amie, c'est bien ici ! Tu peux entrer.

SIMONE. (Inquiète, regardant vers la droite, à mi-voix) S'il revenait sur ses pas ?

VALENTIN. (De même) C'est peu probable, il sort à peine. (A Yvon) Je croyais M. d'Aubenas seul dans cette maison ?

YVON. D'habitude, oui, monsieur, depuis cinq jours qu'il est arrivé, il n'est jamais venu personne que son domestique pour lui rapporter des livres. C'est moi qui sert monsieur, et ma mère qui garde la maison pour le nouveau propriétaire, lui fait la cuisine.

VALENTIN. Alors, ces personnes qui s'éloignent là-bas avec lui sont ici par hasard ?

YVON. Elles sont arrivées vers les quatre heures, venant d'Auray, monsieur ne les attendait pas ! Il les a retenues à dîner.

VALENTIN. Et elles comptent séjourner à Quiberon ?

YVON. Oh ! Non, monsieur ! Ils repartent tous ce soir pour Carnac, dans une voiture qu'ils ont commandée.

VALENTIN. (Regardant) Ah ! Très bien ! Et où vont-ils en ce moment ? (Il prend une jumelle sur la table)

YVON. Jusqu'aux roches, monsieur, à côté du phare. Ils ne seront pas de retour avant vingt bonnes minutes au moins. Si monsieur veut que j'aïlle leur dire ?...

VALENTIN. (Lorgnant) Non ! Non !... Merci ! Vingt minutes. C'est parfait ! (Simone se rapproche de la cheminée. Sans s'asseoir, à Simone) C'est Georges et sa femme... Monsieur et Madame des Aubiers... Marescot... et un autre que je ne reconnais pas... Peu importe !... Du moment qu'ils nous laisseront le champ libre. (A Yvon) Mon enfant, madame et moi, nous attendrons ici le retour de notre ami. Mais madame voyage depuis hier en chemin de fer et trouve l'air de la mer un peu humide ; vous seriez bien aimable en ranimant ce feu qui meurt.

YVON. Je vais chercher du bois, monsieur. Seulement, ce n'est pas tout près. Faudra que madame patiente un peu.

VALENTIN. Nous patienterons, mon ami. Allez ! Allez !...

YVON. J'y vais, monsieur. (Il sort par la droite)

SCENE II

Simone, Valentin.

SIMONE. Quelle imprudence ! S'il allait me surprendre ici !

VALENTIN. Il ne peut pas rentrer que je ne le voie. Et avant son retour, nous aurons le temps de causer à l'aise, mieux que dans la rue, où ces Bretons nous regardaient comme des bêtes curieuses ; dans mon hôtel, où tu aurais été signalée, et surtout à cette gare où je t'ai attendue à tous les trains, de plus, nous pourrons tirer quelques renseignements de ce jeune garçon. Sois tranquille !... Je ne les perds pas de vue !... (Il la fait asseoir et reste debout près d'elle, tenant les mains de Simone dans les siennes) Quelle triste semaine pour toi, ma pauvre Simonette. Huit longs jours, sans nous voir ! J'enrageais assez de ne pouvoir te rejoindre ; mais quelle raison pressante t'a fait prendre cette résolution subite, qui nous a créés tant d'ennuis.

SIMONE. Je me le suis souvent reproché, ce départ sans te consulter, sans même te revoir ! Et pourtant, tu vas le comprendre. Quand je me suis trouvée seule, là-bas, dans cette chambre vide, où tu m'avais laissée, en me disant : « Robert doit s'étonner de mon absence... Attends-moi jusqu'à la nuit. Mikaël ne reparaitra pas, tu peux en être sûre, et je reviens dès que j'aurai préparé Robert à te revoir ! » J'ai patienté d'abord et guetté ton retour, à la fenêtre !... Mais vainement !... Avec l'ombre envahissante, je voyais cette maison, de l'autre côté qui, la veille encore, était la mienne !... Je la vois, au delà du petit jardin, qui la sépare de la rue, et dont la grille est ouverte toute sombre et comme en deuil... Deux fenêtres seules sont éclairées ; au premier celle de ma chambre ; au rez-de-chaussée, celle du cabinet de Robert... et, blottie contre la grille, j'attends la sortie ; tu ne parais pas !... l'énervement de l'attente m'inspire l'envie de franchir le jardin désert, et d'aller voir, là-bas, à cette fenêtre du rez-de-chaussée ce qui se passe dans cette maison noire où l'on prie pour moi sur le corps d'une autre ! J'y vais ! Le front collé au vitrage, je vois, par l'écartement des rideaux à demi tirés, Robert, étendu, assoupi dans un fauteuil, et seul à ce qu'il me semble !... Seul ! Ah ! Si j'osais ! Le voilà le moment de tomber à ses genoux et de lui arracher ma grâce ! Je fais appel à tout mon courage, et déjà ma main cherche en tremblant le bouton de la porte ! quand tout à coup, Robert, tourne

ses regards de mon côté !... Il me semble qu'il se lève, qu'il va venir à moi, menaçant ! La peur me rejette dans l'ombre, et je m'enfuis par le jardin, par les rues, avec la folle idée qu'il est sur mes pas, et qu'il va me crier : « Simone ! Simone ! Tu as beau fuir ! Je t'ai vue, Simone ! Je t'ai vue ! »

VALENTIN. Et alors ?

SIMONE. Alors, je vais à la gare, où la voie est dégagée, on attend le train d'Espagne ! Assise sur un banc, dans l'ombre, j'écris au crayon, sur une feuille de calepin, le petit billet qu'un enfant te portera... et qui t'apprend mon départ pour Bordeaux, d'où je te ferai savoir où je serai descendue, sous un faux nom, pour t'y attendre... et je pars !... Quel beau voyage !... Dans ce wagon, où j'étais seule, ai-je assez pleuré ? Une pensée m'obsède ! Si ma mort n'était plus un mensonge ? Elle m'est si facile... Là... sur ces rails ! Mais je serais reconnue ! Et je tiens tant à rester la morte de là-bas, l'honnête femme que l'on pleure !...

VALENTIN. Tu as songé sérieusement ?...

SIMONE. Oh ! Sans tes lettres ! Que de fois j'y ai pensé, dans cet hôtel où j'étais descendue, seule, sans bagages, comme une aventurière, que je suis, d'ailleurs, avec cette toilette ridicule, que je ne pouvais pas remplacer sans imprudence... Condamnée à ne sortir que le soir, à braver les mauvais sourires de ces gens à qui je demandais sans cesse s'il n'était pas venu une lettre, une dépêche pour moi... Ah ! Quand j'ai reçu la tienne, enfin !... « Robert seul à Quiberon... Pars ! Me trouveras à la gare. » Quelle délivrance ! Que je me suis reprochée de t'avoir accusé d'indifférence ! D'oubli ! Toi ! Toi ! Si dévoué, si tendre et qui m'aime tant !

VALENTIN. J'étais assez perplexe quand j'ai reçu ton billet !... Avec tout ce monde qui se faisait un devoir de ne pas laisser Robert seul de toute la nuit et ta résolution m'agréait assez. Elle me laissait du répit. Mais je ne croyais pas t'imposer une si longue attente. D'abord, ça été le service funèbre de cette malheureuse, sous ton nom, puis le transport de son corps à Paris, dans le caveau de famille. Et je t'écrivais sans cesse : « Patiente, patiente. » Le soir de cette triste cérémonie, Robert me dit : « J'ai besoin d'un repos, d'un isolement, que je ne trouverai pas à Aubenas. Je vais à Quiberon, où j'ai habité autrefois, avec Simone, aux premiers jours de notre mariage, une petite maison au bord de la mer.

SIMONE. Celle-ci ! Je l'ai bien reconnue. Notre chambre était là ! (Elle désigne la chambre à gauche, 2^e plan)

VALENTIN. Si, avant de partir pour l'Ecosse, me dit Robert, vous pouvez me consacrer quelques heures, vous serez le bienvenu à Quiberon. Là, j'étais sûr de me voir enfin seul avec lui, de lui parler à cœur ouvert, de plaider ta cause et de la gagner. Je le mets en wagon et je vais partir pour Bordeaux, quand voici deux individus plus ou moins valaques qui viennent me rappeler que j'ai un compte à régler avec leur digne ami, M. Mikaël.

SIMONE. Tu t'es battu ?...

VALENTIN. A la grande jatte, à l'épée.

SIMONE. Et tu ne m'en as rien dit ?

VALENTIN. A quoi bon ? Le drôle était d'une assez jolie force ! Mais je ne suis pas une mazette. A la deuxième reprise, il fonce et me perce l'avant-bras !

SIMONE. Oh ! Blessé !...

VALENTIN. Un séton ! Et du même coup il s'enferme et j'atteins le poumon droit.

SIMONE. Mort ?

VALENTIN. Non ! Mais ne valant guère mieux, on le dit perdu ! Me voilà condamné à la chambre, avec fièvre, pansement ! Enfin, hier, j'avais mon exeat... Ah ! Voici l'enfant !...

SCENE III

Les mêmes, Yvon avec du bois.

YVON. V'là le bois ! Je vas vous ranimer ça !

VALENTIN. (Qui a repris la lorgnette) Nos promeneurs semblent revenir sur leurs pas ! (Simone veut se lever, il la retient) Oh ! Ils sont encore loin ! Je reconnais l'homme au chapeau ! C'est Parisot !

SIMONE. Le docteur ! (Vivement à Yvon) Votre maître est malade ?

YVON. (Arrangeant le feu) Oh ! Non, madame, c'est-à-dire de corps... car pour la tête, ça !...

SIMONE. La tête !...

YVON. Oh ! Sûr ! Ca ne vous étonnait pas de le voir se promener tout seul au bord de la mer et passer le reste du temps à lire. Il est en deuil. Nous pensions : « Il a du chagrin, ce pauvre monsieur. » Mais voilà qu'avant-hier je me suis couché plus tard qu'à l'ordinaire. En remontant chez moi, je loge là-dessus, j'entends causer monsieur, dans cette chambre, dont les rideaux sont tirés. Tiens, que je pense, il y a quelqu'un ? Par où est-il entré, celui-là, sans que je l'aie vu !... Je regarde la porte d'entrée que j'avais fermée à double tour et les verrous tirés, et la clef que je trouve au clou contre le mur ! Me voilà bien étonné ; puis j'ai l'idée que c'est quelque lecture qu'il se fait à haute voix et j'écoute, mais pas du tout. Il cause bien avec un autre et, le plus drôle, c'est que j'entends bien sa voix à lui ; mais quand il se tait, j'entends pas celle de l'autre. Pardine, que je me dis ! Je saurais bien qui c'est. Je vais décrocher la clef et monter avec ; faudra bien qu'on appelle pour le faire sortir.

SIMONE. Et alors ?

YVON. Alors, madame, on ne m'a pas appelé du tout ! J'ai trouvé ce matin la porte close, et personne avec monsieur !... Par où qu'il est sorti, ce malin-là ? Pas par la fenêtre, pour sûr, qui est à vingt pas du sol ! Et voilà-t-il pas qu'hier au soir, ça a recommencé de plus belle !

VALENTIN. Il rêve tout haut en dormant !

YVON. Tout debout, donc, il n'est pas couché ! Il va et vient par la chambre ! Non, moi j'ai mon idée !

VALENTIN. C'est qu'il cause avec les Esprits !

YVON. Oh ! Les Esprits, qui est-ce qui croit encore à ces bêtises-là ! C'était bon pour le vieux temps d'autrefois ! Du temps qu'on n'était pas éclairé ! Mais à présent qu'on est éclairé...

VALENTIN. Alors, votre idée ?

YVON. Mon idée, c'est que c'est un homme à qui qu'on a jeté un sort.

VALENTIN. Ah ! Vous croyez ?

YVON. Je vous crois que je le crois ! C'est bien connu qu'il y a des méchants gars de bergers qui font du tort aux bêtes et aux gens, avec des regards et de mauvaises paroles.

VALENTIN. Eh bien, nous allons tâcher de le guérir, il faut nous y aider.

YVON. Ah ! Ce n'est pas de refus.

VALENTIN. Tenez, voilà pour vous, mon jeune ami. Votre maître n'attend pas la visite de madame qui est de ses meilleures amies...

YVON. Monsieur est bien honnête.

VALENTIN. Je redoute pour lui l'émotion d'une surprise, à laquelle je veux le préparer ; n'avez-vous pas par là quelque chambre ?

YVON. Une chambre ?

VALENTIN. A l'écart, où elle pourrait attendre le moment de leur entrevue ?

YVON. Si, monsieur. Celle-là au fond.

SIMONE. L'ancienne chambre à coucher ?

YVON. Oui. Monsieur a fait mettre son lit dans celle-là et l'autre est toujours fermée ; madame y sera bien tranquille !

VALENTIN. C'est parfait ! Mais nos promeneurs ont disparu. Voyez donc s'ils ne sont pas sur le sentier.

YVON. Ah ! C'est facile, on les voit venir de loin. (Il sort par la droite)

VALENTIN. Et prévenez-nous vite !

YVON. Oui, Monsieur.

SCENE IV

Simone, Valentin, puis Yvon.

VALENTIN. C'est bien ce que je redoutais ! La solitude et le chagrin !... Le voilà en plein spiritisme.

SIMONE. C'est encore par ma faute.

VALENTIN. Mais enfin, nous touchons au port ! Ils partent, je suis seul avec lui. Je lui dis tout et...

SIMONE. (L'interrompant) Non, non ! Prépare-le seulement à l'idée que je suis encore de ce monde ! Que tu fasses pour moi ma triste confession ? C'est trop lâche !... Je veux la faire moi-même à ses genoux, s'il ne refuse pas de me voir.

VALENTIN. S'il refuse ce soir, il consentira demain !

SIMONE. Qui sait !

VALENTIN. Seulement, ne t'impatiente pas, si je te fais languir.

SIMONE. Quoi qu'il arrive ! Pourvu que ce soit la fin !

VALENTIN. Mais oui, et telle que nous la souhaitons.

SIMONE. Dieu le veuille ! Il y a des moments, je t'assure, où je sens que ma raison s'en va... C'est un brouillard d'idées confuses où je m'égaré, des mots, des phrases que je répète machinalement, à satiété ! Comme une folle ! Jusqu'à ce qu'elles n'aient plus aucun sens, ou au contraire la même pensée qui m'obsède, s'acharne, ne me quitte plus ! Celle-là, surtout, qui revient toujours. J'aurais beau me désoler, pleurer, prier, rien au monde ne pourra jamais faire ce qui est ne soit pas.

YVON. (A droite sur le seuil) Monsieur ! Monsieur ! Ils entrent dans le jardin !

SIMONE. Ah ! Dieu ! Le voilà...

VALENTIN. (Doucement, la conduisant vers la chambre) Viens !... Allons, ne tremble pas ainsi, ma pauvre Simone. Tout ira bien.

SIMONE. Oui ! S'il refuse de me voir, tu m'appelles... n'est-ce pas ? Tu m'appelles ?

VALENTIN. Mais oui ! Oui ! Entre ici !

SIMONE. (Sur le seuil de la chambre) Cette chambre ! Quel châtement de la revoir ainsi ! (Elle sort. Valentin ferme la porte)

SCENE V

Valentin, Georges, Raymonde, Germaine.

RAYMONDE. Tiens, Clavières !

VALENTIN. Bonjour, chers amis.

GEORGES. Ah ! Clavières ! Comment, vous êtes ici ?

VALENTIN. J'arrive à l'instant ! (A Gilberte) Madame ! Et d'Aubenas ?

GILBERTE. Il nous suit.

RAYMONDE. Il est au bas de l'escalier à se chamailler avec le docteur à qui il veut démontrer que les étoiles sont habitées.

GEORGES. (Allant s'asseoir, éreinté) Par des gens comme nous !

GILBERTE. Et comme nous !

VALENTIN. Alors, on ne s'y ennuie pas !

RAYMONDE. A quoi Parisot répond que ça lui est bien égal !

VALENTIN. Naturellement ! Ca ne lui fait pas un client de plus. Mais comment est-il ici, Parisot ? Et vous-mêmes ?

GEORGES. Oh ! Ce n'était fichtre pas pour faire une promenade si inutile ! Dans les rochers !

VALENTIN. Fatigué, donc, toujours ?

RAYMONDE. Je vous crois. Il a été si secoué depuis huit jours !

GEORGES. (A Valentin) Enfin ! Cher ami ! Le valet de chambre de mon frère nous a inquiétés.

VALENTIN. Inquiétés ?

GEORGES. ... sur son état mental. J'ai projeté alors de faire un tour de ce côté en allant à Roscoff. Le docteur Parisot a bien voulu, à ma prière, consentir à ce long voyage, et Marescot s'est joint à nous, ainsi que des Aubiers et sa femme, qui ont renoncé à Grenade pour courir la Bretagne.

VALENTIN. (A Georges) Et alors, vous êtes tous venus ?

GEORGES. Sous prétexte de visiter Auray et les dolmens de Carnac ! D'horribles cailloux ! (On entend les voix des autres qui entrent)

SCENE VI

Les précédents, d'Aubenas, Parisot, Des Aubiers, à bicyclette, Marescot, Yvon

D'AUBENAS. Ah ! Mon cher Valentin, l'aimable surprise ! (Salutations, poignées de mains)

DES AUBIERS. Tiens, bonjour !

VALENTIN. Docteur !

PARISOT. Monsieur !

MARESCOT. Cher ami !

D'AUBENAS. Il fallait m'avertir, par Yvon ?

VALENTIN. J'arrive à peine.

D'AUBENAS. Sans avoir dîné ?

VALENTIN. Si fait, à l'hôtel de France !

D'AUBENAS. A l'hôtel ! Par exemple ! Yvon ira prendre votre valise et vous me ferez le plaisir de vous installer ici !... J'ai là pour vous une chambre tout à fait convenable... (Il indique la pièce du fond)

VALENTIN. Je ne fais pas de cérémonies avec vous, mon cher d'Aubenas.

D'AUBENAS. Je l'espère bien ! (A Yvon) Préviens ta mère et monte-nous de la bière et du cidre. (Aux autres) Je n'ai pas mieux à vous offrir !

GILBERTE. Le cidre, j'en raffole !

MARESCOT. Eh bien, Clavières ! Votre adversaire est donc mort ?

VALENTIN. Stoudza !

MARESCOT. Oui ! Je le sais par un télégramme de mon frère.

D'AUBENAS. Votre adversaire ? Vous vous êtes donc battu ?

VALENTIN. Avec Mikaël. Au fait, oui, c'est après votre départ !

D'AUBENAS. Ah ! Le malheureux ! Tué et par vous. Mais pourquoi ce duel, pourquoi ?

VALENTIN. Mon Dieu ! Une sottise affaire qui s'est envenimée. Vous avez remarqué peut-être que j'étais seul avec lui après votre sortie.

MARESCOT ET DES AUBIERS. Oui !

VALENTIN. J'avais trouvé fort mauvaise son absence toute la nuit là où nous étions tous à notre devoir, jusqu'à Davidson qui, pour panser les blessés avait retardé son départ de quelques heures ! Et j'avais à cœur d'en dire mon sentiment à M. Stoudza. Il le prit fort mal, d'où discussion et finalement rencontre.

D'AUBENAS. Qui lui a été fatale.

VALENTIN. Eh ! Oui !...

D'AUBENAS. Dur châtement que la mort d'un homme !

VALENTIN. Hélas ! Oui, mon cher d'Aubenas ; mais que voulez-vous ? Il est des cas où le duel s'impose.

GILBERTE. Pauvre garçon, si jeune ! (Yvon et sa mère apportent de la bière, du cidre, des verres, etc... débouchent les bouteilles, et pendant ce qui suit d'Aubenas remplit les verres, on boit, on fume, etc...)

RAYMONDE. Et pas anémique, celui-là !

GEORGES. Mais à part ça !...

PARISOT. Si nul !

MARESCOT. Et inutile ! Ah ! Il avait bien raté sa vie !

D'AUBENAS. Il la recommencera, voilà tout ! (Geste de Parisot qui se frappe le front pour indiquer à Valentin que voilà la fêlure)

VALENTIN. Vous croyez cela, d'Aubenas ?

D'AUBENAS. Absolument !

PARISOT. (Railleur) Oui ! Oui ! Jean Raynaud et Pierre Leroux, connu ! Les existences successives ! Nous avons vécu avant de naître ! Et nous vivrons quand nous serons morts !...

D'AUBENAS. (Lui passant un verre de bière, puis roulant une cigarette tout en parlant) Et pourquoi pas, docteur, c'est une hypothèse, qui, de tout temps a séduit les plus hautes intelligences. Si je radote, c'est en bonne compagnie !... Il est clair que c'est pure insanité aux yeux d'un matérialiste comme vous ! Mais pour celui qui admet que l'âme a sa vie propre, et n'est que la prisonnière du corps qu'elle habite, rien n'est plus acceptable que ces migrations de l'esprit humain, allant du pire au mieux ; du plus bas étage des êtres au plus élevé, par une série de morts et de renaissances successives, où sa personnalité revêt, à chaque étape, un corps nouveau, comme un habit de voyage, adapté à sa nouvelle existence. (Il allume une cigarette) Et voilà justifiée l'inégalité révoltante des conditions imposées à l'homme par sa naissance ! Elles sont la conséquence rigoureuse de l'emploi de son libre arbitre, dans sa vie précédente. Il est tel qu'il s'est fait lui-même ; condamné tant qu'il y aura chez lui prédominance des instincts matériels à subir ici-bas de nouvelles épreuves ; jusqu'au jour où, épuré par la souffrance, la lutte, l'expiation, il ira chercher d'autres destinées dans un monde moins misérable et moins attardé que le nôtre.

PARISOT. (A mi-voix) La lune !

D'AUBENAS. Bon ! Bon, raillez ! Mais quel homme un peu soucieux de sa destinée et des mystères de l'au-delà !... Il ne s'agit pas de vous, bien entendu !

PARISOT. Oh ! Non !

D'AUBENAS. ... Quel homme ne s'est dit, par une soirée comme celle-ci, en regardant palpiter les étoiles : « Ce sont là peut-être les demeures futures, où nous trouverons dans des conditions toujours meilleures, l'emploi de facultés toujours plus hautes, vers un but qui se dérobe à notre faiblesse humaine. Tout cela, je vous accorde sans difficultés, docteur, que c'est simple conjecture... comme votre matérialisme, du reste... mais hypothèse pour hypothèse, j'aime mieux la mienne !

GEORGES. Savoir !... Toutes ces vies-là ! Ce sera d'un éreintant !

YVON. (Ouvrant) La voiture est en bas.

D'AUBENAS. Bien, qu'il attende. (A Marescot) Tu retourneras à Paris ?

MARESCOT. Demain. Directement.

D'AUBENAS. J'ai à te donner une liste de livres que je te prie de me faire expédier par mon domestique. Viens dans ma bibliothèque. (Aux dames) Vous permettez ?...

RAYMONDE. Comment donc ? (D'Aubenas entre avec Marescot dans la pièce à gauche)

SCENE VII

Les précédents, moins D'Aubenas et Marescot.

GEORGES. (Il s'approche du docteur et à mi-voix) Votre impression ?

RAYMONDE ET GILBERTE. Votre impression ?

GEORGES. Oh ! Vous pouvez parler, il est dans la bibliothèque trop loin pour nous entendre.

PARISOT. Mon impression ? Très nette ! Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? C'est jugé. Le voilà sur la pente qui mène à la folie.

GEORGES. A la folie ?

PARISOT. ...Mystique !... Voyez les titres de ces livres « Animisme, psychisme, bouddhisme, spiritisme ! » Et ce qu'il y a là-dedans !... Après ce que nous a dit ce charlatan d'écossais, j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai fourré mon nez dans ce fatras !

VALENTIN, RAYMONDE ET GILBERTE. Eh bien ?

PARISOT. Eh bien ? Eh bien, il a dit vrai, le saltimbanque ? C'est stupéfiant !... Des savants, des savants officiels, authentiques (Il frappe sur les livres) qui nous disent là, là ! J'ai vu ! J'ai fait ! Et ce qu'ils ont vu, et ce qu'ils ont fait ! C'est à se demander si l'on rêve ! C'est Zoelner, l'astronome Zoelner qui voit son crayon se dresser de lui-même et courir en grinçant sur une ardoise !

VALENTIN. Mon fakir !...

PARISOT. C'est Barkas, le géologue Barkas, qui se donne des petits concerts d'accordéons, pianos et guitares, touchés, soufflés et raclés par des doigts invisibles ! C'est Russel-Wallace ! Wallace ! Le collaborateur de Darwin, qui reçoit en plein hiver, des fleurs et des fruits, que les Esprits font pleuvoir de son plafond ! C'est le fameux Crookes et ses amis, visités pendant trois ans par l'Esprit matérialisé de Miss Katty qui, prête à s'envoler pour un monde supérieur, fait le tour du salon au bras de Crookes, en donnant une poignée de mains à tous les assistants ! C'est Cromwelle Varley, l'ingénieur en chef du câble transatlantique qui se porte garant de ce fantôme, dont il a constaté l'existence à l'aide de courants électriques et du galvanomètre réflecteur ! Et c'est Lombrose ! Lombroso !... Ce matérialiste si pur !... qui, abandonné par sa chaise, menacé par un gros meuble, en lutte avec un rideau, assourdi par une sonnette carillonnant autour de sa tête, s'écrie : « Je suis confus, confus d'avoir osé nier la réalité des faits ! ... » Et des centaines, monsieur, des centaines de témoins aussi sérieux, attestant des milliers de phénomènes aussi fantastiques !

VALENTIN. Mais saprelotte, docteur ! Vous nous donnez à réfléchir ! Tous ces gens-là ne sont pourtant pas des imbéciles.

PARISOT. Non, monsieur... Mais ils sont devenus fous !

DES AUBIERS. Comme ça ?...

PARISOT. Une épidémie ! L'influenza de la crédulité qui frappe les meilleures têtes ! Même en France ! Le pays le moins contaminé pourtant, mais il est atteint, monsieur. Voyez Flammarion, Rochas, Dariex, Richet... des médecins ! Où allons-nous ? C'est un recul de trois siècles ! Avant peu, je nous vois tous démoniaques. (A des Aubiers) Vous, incubé !... (A Georges) Vous, vampire ! Moi, loup-garou ! Et ces dames, à cheval sur un balai, allant au sabbat.

RAYMONDE. Ah ! Ce que je donnerai pour...

GEORGES. Raymonde !

RAYMONDE. Oui, mon ami !

DES AUBIERS. Enfin, vous avez beau dire ! Nous avons vu ce que nous avons vu !

GEORGES. La corbeille !

DES AUBIERS. Et la main !

PARISOT. Ah ! La main fluïdique. (A Raymonde) Ca vous conviendrait un mari fluïdique ?

RAYMONDE. Ah ! Mais non !... (Désignant son mari d'un mouvement de tête) quoique...

GEORGES. Ray...

RAYMONDE. ...monde ! Oui, mon ami !

GILBERTE. Et ce mot du guéridon : « Ouvrez ! »

DES AUBIERS. Et le ciel tout rouge.

PARISOT. Coïncidence !

VALENTIN. Et qui a frappé ce mot ? Qui ?

PARISOT. Parbleu, lui, l'écossais ! A l'aide d'un outil caché dans sa manche ou son gilet, n'importe où !

VALENTIN. Mais pourquoi « ouvrez » ?

TOUS. Pourquoi ?

PARISOT. Pourquoi ? Ah ! C'est bien simple... Il est écossais, n'est-ce pas ?... donc aimant le grand air !... Vous fermez la fenêtre, il suffoque ! Et tac, tac... Ouvrez ! C'est fait !

GILBERTE. (Frappée) Tiens !...

GEORGES. Oui, mais !... Votre avis, pour mon frère ?

PARISOT. (Montrant les livres) Brûler tout ça !... Plus de solitude !... et des purgatifs.

GEORGES. Les purgatifs !...

PARISOT. Souverains contre les hallucinations, le fantôme ne résiste pas à l'huile de ricin !

VALENTIN. Eh bien ! Eh bien ! J'ai mieux à vous offrir ! Et je me charge, moi, de l'arracher à son isolement dès demain !

PARISOT. Vous ?

GEORGES. Comment ?

VALENTIN. Pardon ! C'est mon secret ! Où serez-vous demain soir ?

GEORGES. A Auray, au lion d'or.

VALENTIN. Vous aurez une lettre après demain matin.

RAYMONDE. Mais...

VALENTIN. Prenez garde ! C'est lui...

SCENE VIII

Les mêmes, D'Aubenas, Marescot.

DES AUBIERS. Allons, mesdames, il est temps de partir.

D'AUBENAS. Je n'ose pas vous retenir... Il se fait tard, et la route est longue. (On se prépare au départ)

GILBERTE. Mais très bonne !

VALENTIN. Et vous aurez un beau clair de lune !

D'AUBENAS. Et les couvertures, les manteaux ?

GILBERTE. Dans la voiture.

GEORGES. Soigne-toi, mon bon Robert...

D'AUBENAS. Sois tranquille.

DES AUBIERS. Bonsoir, Clavières ! (Serrements de mains, adieux, etc)

D'AUBENAS. (A Marescot) Marescot, n'oublie pas mes livres.

MARESCOT. Non, non !

PARISOT. (A d'Aubenas) C'est le pays des kobolds et des korrigans ! Si nous en rencontrons, je vous les envoie !...

D'AUBENAS. Faites !

RAYMONDE. J'en retiens un ! (A Georges qui n'a pas entendu) Oui, mon ami... Tiens ! Il n'a rien dit ! (Elle sort avec le docteur)

GILBERTE. Sérieusement, s'ils allaient barrer la route à nos bécanes !

DES AUBIERS. Quelle idée ! (Ils sortent)

D'AUBENAS. (Sur la palier, à Gilberte) Prenez garde aux marches qui sont glissantes !

GILBERTE. Merci, bonsoir ! Oh ! Le beau clair de lune !...

VOIX. (Au dehors) Bonsoir ! Bonsoir ! (Pendant ce départ, Valentin est remonté jusqu'à la chambre du fond que lui montre Yvon avec un bougeoir, il redescend au moment où rentre d'Aubenas)

D'AUBENAS. La chambre est prête ?

YVON. Oui, monsieur !

D'AUBENAS. Voyons !

VALENTIN. (Redescendant) Inutile, cher ami, c'est parfait !

D'AUBENAS. Alors, tu peux aller dormir, petit !

YVON. Bonsoir, monsieur.

D'AUBENAS. Bonsoir, enfant !

VALENTIN. Bonsoir ! (Yvon sort par la droite)

SCENE IX

Valentin, D'Aubenas.

D'AUBENAS. (Causant devant la cheminée debout et assis en fumant) J'espère, Valentin que vous allez séjourner ici...

VALENTIN. Vingt-quatre heures, si vous le permettez !

D'AUBENAS. C'est court, mais avec les distractions que je puis vous offrir, dans ma retraite !

VALENTIN. A vrai dire, Robert, cette retraite, Parisot, la redoute un peu pour vous.

D'AUBENAS. Parisot ? Pourquoi ?

VALENTIN. A cause de ces lectures...

D'AUBENAS. Ce bon docteur est de ceux qui ont fait leur siège ! Il nous l'a dit... Pour admettre un seul de ces phénomènes, il devrait renoncer à tout ce qu'il sait... ou croit savoir... le pauvre homme ! A force de crier aux naïfs que la science explique tout, il a fini par le croire, encore qu'il soit incapable de nous dire comment un châtaignier sort d'une châtaigne. Il fait aussi bien, d'ailleurs, de nier tout carrément que d'imiter ceux qui, comme Hartmann, ne pouvant plus contester les faits, en donnent des explications à mourir de rire !

VALENTIN. Ainsi, cher ami, les réserves que vous faisiez à Saint-Jean-de-Luz sur les causes ?...

D'AUBENAS. Je ne les fais plus !

VALENTIN. Et vous admettez, comme l'écossais, l'intervention des Esprits ?

D'AUBENAS. C'est la seule explication qui s'applique à tous les cas.

VALENTIN. Et d'Esprits ayant vécu ici-bas ?

D'AUBENAS. C'est le seul point sur lequel ils s'accordent, car pour le reste, et par exemple, la question d'identité, tout est bien contradictoire.

VALENTIN. Vous admettez qu'ils peuvent nous tromper ?

D'AUBENAS. Fréquemment ! En somme, c'est l'humanité continuée et ne différant pas de la nôtre. Les meilleurs sont partis et, dans ceux qui restent, il y a les bons et les mauvais !

VALENTIN. Et, naturellement, je ne crois pas être indiscret en vous posant cette question, vous avez évoqué l'esprit de votre pauvre femme ?

D'AUBENAS. Simone, Simone qui nous aimait tant ! Il me semble qu'avec vous, mon cher ami, je suis encore un peu avec elle.

VALENTIN. Oui, mon cher Robert, oui. Et plus que vous ne pensez.

D'AUBENAS. Il n'y aurait que tristesse pour moi à retrouver ici son souvenir, sa chambre était là et je n'y entre jamais, si je n'avais ajouté foi à la promesse qui me fut faite là-bas.

VALENTIN. D'être médium.

D'AUBENAS. Et si je n'étais persuadé que les morts se manifestent plus volontiers là où ils ont vécu dans la douleur ou dans la joie. Dès mon arrivée, je n'eus rien de plus pressé que de l'évoquer, comme j'avais vu faire à Davidson. Un papier devant moi sur cette table, le crayon à la main j'attendais ! Vainement ! Et à chaque reprise, même insuccès, jusqu'au soir où serrée, comme engourdi sous la chaude étreinte d'une main invisible, la mienne se mit à tracer sur le papier des mots, auxquels ma pensée n'avait aucune part.

VALENTIN. En êtes vous bien sûr ?

D'AUBENAS. Très sûr ! J'attendais le nom de Simone, n'est-ce pas ?

VALENTIN. Oui.

D'AUBENAS. Et le premier mot écrit par le crayon fut le nom d'une jeune sœur que j'ai perdue il y a vingt ans, et, qui, pour attester son identité, me salua de petits noms d'amitié qu'elle me donnait dans notre enfance ! Je passe les détails touchants de cet entretien avec une ombre qui m'était chère. A ma demande : « Simone ne viendra-t-elle pas comme toi ? » - « Non ! » répondit-elle.

VALENTIN. Par écrit ?

D'AUBENAS. Par écrit : « C'est impossible : » - « Impossible. Mais pourquoi ? Pourquoi ? » - « Tu le sauras plus tard » Et ce soir-là, je n'obtins rien de plus ! Mais hier, à l'heure qu'elle m'avait elle-même fixée, j'obtins cette réponse qui m'a ravi ! « Elle viendra demain soir, tu la verras, et tu lui parleras ! »

VALENTIN. (Stupéfait) On vous a fait écrire cela ?

D'AUBENAS. (Ouvrant le tiroir et y prenant un papier qu'il lui passe) Mot pour mot, voyez !...

VALENTIN. (Après avoir lu) En effet ! Tu la verras, tu lui parleras. Ainsi vous comptez la voir ?

D'AUBENAS. Oui.

VALENTIN. Ce soir ?

D'AUBENAS. Ce soir même, et pourquoi pas ? Les exemples sont nombreux de ces manifestations d'Esprits matérialisés, visibles et tangibles comme la Katie King de William Crookes ! Les croyants qui, admettant les autres prodiges, hésitent devant celui-là... sont parfaitement illogiques. S'il est prouvé par des témoignages que l'on peut voir, saisir, palper une main d'outre-tombe, pourquoi pas tout le bras, puis le corps entier ? Tout s'enchaîne et s'oblige ! Un seul fait soi-disant surnaturel, admis, entraîne tous les autres ! C'est tout ou rien ! La négation ou l'affirmation résolues ! William Crookes ou Parisot !... Je ne suis pas, il est vrai, dans les conditions requises à l'ordinaire, où l'esprit ne se matérialise que par l'emprunt de la substance vitale du médium mis en transe mais il y a bien des exceptions à cette règle. Et d'ailleurs, je crois bien l'avoir entrevue déjà !

VALENTIN. Simone ?

D'AUBENAS. Oh ! Une vision bien fugitive ! Là-bas, à la fenêtre de mon cabinet.

VALENTIN. A Saint-Jean-de-Luz !

D'AUBENAS. Oui, le temps d'aller à la fenêtre, l'ombre s'était évanouie...

VALENTIN. Je crois en effet, cher ami, que vous pourrez la revoir comme vous l'avez déjà vue. Mais si elle vient à votre appel, c'est donc qu'elle n'est pas dans les conditions voulues, pour fuir à jamais ce triste monde ? Elle n'est donc pas de ces « meilleurs » qui, dites-vous, sont déjà loin ?... Elle aurait donc quelque faute à expier !...

D'AUBENAS. Elle ? Grand Dieu ! Et quelle faute ? L'envolée vers d'autres mondes n'est pas toujours immédiate !... voyez Katie King ! Peut-être, elle aussi, va-t-elle me faire ses adieux ?...

VALENTIN. Savez-vous, Robert ce qui me séduit dans votre doctrine des vies successives ? C'est que j'y vois l'humanité toujours en marche vers des mondes meilleurs et de plus hautes destinées ; mais ne pouvant les mériter ici-bas, ni là-haut les atteindre que par l'assistance fraternelle de tous à chacun, de chacun à tous, nous poussant, nous haussant, nous attirant l'un l'autre, le plus avancé tendant la main au traînard, le meilleur au moins bon, le riche au pauvre, le fort au faible, l'heureux au souffrant, le vertueux au coupable.

D'AUBENAS. Vous y êtes, cher ami.

VALENTIN. Ce coupable, après tout, n'est qu'un frère attardé !

D'AUBENAS. Mais oui !

VALENTIN. Ses fautes, si grandes qu'elles soient, nous avons pu les commettre, avant lui, dans nos vies antérieures ! Quelle indulgence nous lui devons !

D'AUBENAS. Ah ! Certes !

VALENTIN. Comment lui refuser la pitié, quand nous savons qu'un jour viendra forcément, où si longue que soit la durée de ces épreuves, il comptera, lui aussi, parmi les meilleurs, puisqu'il a pour faire son salut toute l'éternité devant lui ?...

D'AUBENAS. Oui, cher ami, voilà la vérité ! Tous seront sauvés, tous ! Et dans la patrie céleste, il n'y aura que des élus, et pas un réprouvé ! C'en est fait de la croyance à l'éternité des peines, conception féroce de la vieille théologie ! Si monstrueux que soit un crime, il est limité dans l'espace et dans le temps. Et Dieu ne serait pas la souveraine justice s'il punissait le crime temporaire, d'un châtement sans fin !

VALENTIN. Assurément.

D'AUBENAS. Et ces élus ! Voyez-vous ces élus, dans leur béatitude égoïste, sourds aux clameurs désespérées de l'enfer ? Mais ils crieraient à Dieu : « Seigneur, comment serions-nous heureux à tes côtés, quand ces damnés qui sont nos frères, te crient miséricorde sans que tu daignes jamais, jamais y consentir ! »

VALENTIN. Donc affirmons avec eux, que toute faute humaine a droit au pardon.

D'AUBENAS. Surtout mérité par le repentir.

VALENTIN. Et parmi ces repentis, Robert, vous pensez sans doute avec moi, que nul ne mérite plus d'indulgence que la femme !

D'AUBENAS. La femme ! Ah ! Certes ! Il y a tant d'excuses à ses défaillances ! Sa nervosité qui la voue aux impulsions malades ! Son éducation imparfaite qui la prépare aux illusions mensongères, à la contagion des mauvais exemples : la servitude que lui impose notre état social, qui l'invite et trop souvent l'oblige à s'en affranchir par les pires moyens ! Il n'y a pas jusqu'à son besoin d'affection qui ne la trahisse à tout instant, et à la facilité avec laquelle nous nous dispensons des vertus que nous exigeons d'elle, qui ne les lui fasse prendre en mépris !...

VALENTIN. Il est donc bien coupable, celui qui pouvant la racheter par la clémence, la rejette au mal, par le désespoir de ne pouvoir s'en affranchir !

D'AUBENAS. Aussi coupable qu'elle !...

VALENTIN. Ah ! Cher ami, que je suis heureux de vous entendre parler ainsi ! Je ne sais pas jusqu'à quel point vos croyances se rapprochent de l'éternelle vérité, que nous ne saurions même concevoir ; mais avec la charité pour guide, vous ne risquez pas de vous égarer ! Oui, mon ami, oui ! La grande porte du ciel, ce n'est pas l'intelligence ! Ce n'est même pas la vertu ! C'est la bonté ! Et c'est elle qui vous vaudra de retrouver ce soir votre chère Simone.

D'AUBENAS. vous le croyez donc possible ?

VALENTIN. A présent, j'en suis sûr... Elle viendra. Et vous aurez la joie dont je prends bien ma part, la joie divine de lui parler, de l'entendre et de renouer entre votre âme et la sienne, l'union qui semblait rompue par la mort !

D'AUBENAS. Dieu le veuille !

VALENTIN. Mais je vous laisse, car voici l'heure où vous devez l'attendre ; je vous laisse, ne voulant pas retarder votre bonheur, d'un seul instant.

D'AUBENAS. A demain !

VALENTIN. Je voudrais pouvoir vous dire ce que je pense de l'exquise bonté de votre âme, mais je ne trouve qu'un seul mot, c'est que je vous aime de tout mon cœur !

D'AUBENAS. A demain !

VALENTIN. A demain !

(Valentin remonte vers la chambre, et reste sur le seuil, tandis que d'Aubenas, en descendant touche le bouton électrique et éteint les lumières de la pièce qui n'est plus éclairée que par la clarté de la lune, et la lueur rouge du foyer. Après quoi, il entre dans sa chambre, dont les rideaux retombent, ne laissant entre eux qu'un faible intervalle. Valentin, pendant ce temps, est allé à la porte de la chambre de Simone. Au moment où d'Aubenas sort, il entre d'abord s'assurant que la chambre est vide, puis il tend la main à Simone qu'il fait entrer.)

SCENE X

Valentin, Simone.

VALENTIN. (A voix basse) Viens !

SIMONE. (Inquiète) Seul ?

VALENTIN. Oui !

SIMONE. (Douloureusement) Il refuse de me voir ?

VALENTIN. Non, non, viens de ce côté. (Il l'emmène vers la droite de la scène, près de la cheminée) Il est là dans sa chambre !

SIMONE. Tu lui as dit ?

VALENTIN. Rien ! Et pourtant, dans la disposition d'esprit où il était, j'aurais pu lui apprendre, si tu n'avais insisté, avec raison, pour le faire toi-même.

SIMONE. Il ne sait même pas que ma mort est un mensonge ?

VALENTIN. Non ! Pas même cela ! Il te croit morte. Les Esprits lui ont dit que ton ombre viendrait ce soir, à son appel... Il est là qui t'évoque !

SIMONE. Folie !

VALENTIN. Si sa raison est égarée, son cœur ne l'est pas et c'est lui qui va gagner ta cause !

SIMONE. Et pourquoi le laisser à ce délire !... Puisqu'il m'attend, je vais !...

VALENTIN. (L'arrêtant) Y penses-tu ? C'est ton fantôme qu'il attend et s'il te voit là, devant lui, vivante sans que rien l'y prépare !... La folie est peut-être à craindre !...

SIMONE. (Reculant) La folie ! C'est vrai ! C'est vrai !

VALENTIN. N'est-il pas plus sage de se prêter à son illusion ? La confession te sera moins pénible. La mort te protège ! Et le pardon lui sera plus facile ! C'est pour cette raison que je ne l'ai pas détrompé ; à toi de le faire, quand le moment sera venu de cet aveu !...

SIMONE. Oh ! Pourtant... ce mensonge...

VALENTIN. Pour son bonheur et le tien !

D'AUBENAS. Mais elle ne vient pas !

VALENTIN. D'ailleurs, tu n'as pas le choix. Ecoute, il parle !

SIMONE. A qui ?

VALENTIN. A l'esprit de sa sœur ! (Il traverse la scène la précédant et enlève avec précaution le rideau pour lui montrer d'Aubenas que le public ne voit pas) Il est assis à sa table, le crayon à la main... Il écrit... Viens, regarde.

SIMONE. Oh ! Qu'il est changé ! Qu'il est pâle !...

VALENTIN. Chut ! Ecoutons ! (Ils prêtent l'oreille. On entend parler d'Aubenas sans distinguer ce qu'il dit)

SIMONE. (Tressaillant) Mon nom !

VALENTIN. Oui. Il t'appelle ! Tu entends ?

SIMONE. Oui ! (Elle tend l'oreille) Il s'étonne que je ne vienne pas ! Il écrit.

VALENTIN. Oui. La réponse...

D'AUBENAS. Tu m'avais promis...

VALENTIN. Ecoute ! Il parle !

D'AUBENAS. Tu dis que Simone est venue... Mais non ! Elle n'est pas venue !

VALENTIN. Il s'impatiente. (On entend d'Aubenas élever la voix)

D'AUBENAS. (Dans la chambre) Simone !... Simone !... Ma bien-aimée Simone ! Es-tu là ? (Simone, bouleversée, recule et va s'appuyer sur le dossier du siège à gauche de la table. D'Aubenas continue.) Pourquoi ne réponds-tu pas ? Ne viens-tu pas ? Ma Simone adorée ! Tu dois bien m'entendre ?

SIMONE. (Tombant assise) Oh ! Oui, oui ! Elle entend ! Et tu lui déchires le cœur à lui parler ainsi !

VALENTIN. (Qui a repris sa place au rideau) Il écrit ! (Il écoute. Silence)

D'AUBENAS. (Interrogeant) Tu dis qu'elle est là, près de moi, dans la nuit ?

VALENTIN. (A Simone. On entend le bruit d'une chaise déplacée) Prends garde, il se lève !

SIMONE. Il vient ?

VALENTIN. (S'éloignant de la porte) Je crois !

SIMONE. (Debout) Laisse-moi.

VALENTIN. Tu es résolue ?

SIMONE. Ah ! Dieu oui ! Qu'il me pardonne ou qu'il me chasse !... Du moins, il ne m'évoquera plus !

VALENTIN. Fais appel à tout ton cœur !

SIMONE. Il bat à en mourir, mon cœur !...

(D'Aubenas entre sans la voir et traversant la scène, un crayon et un papier à la main sur un bloc-notes, il va s'asseoir sur la chaise basse de la cheminée, courbé pour écrire à la lueur du foyer)

SCENE XI

D'Aubenas, Simone.

D'AUBENAS. Comment, près de moi, dans la nuit ! (Il se retourne, regarde et aperçoit Simone au fond de la clarté de la lune. Il se lève vivement) Ah ! Simone ! Oui !... C'est toi ! Ah ! Ma chère âme ! Enfin ! Enfin, c'est toi !... (Il fait un pas vers elle, instinctivement, elle recule, il fait de même) Non ! Non ! Ne crains rien ! (Il traverse la scène de droite à gauche, devant la table, le dos au public, sans la perdre de vue, tandis qu'elle fait lentement le mouvement inverse au-dessus de la table. Elle se trouve alors toute blanche en pleine clarté de la lune) Je ne t'approcherais pas ! Pour ne pas faire encore évanouir ta chère vision. Je resterai loin, tu vois, bien loin de toi ! (Ils se trouvent ainsi séparés par la table, lui à gauche, assis à l'angle. Elle à droite, debout, plus haut) Ah ! Mon cher amour ! Voilà des heures, des heures que je t'appelle ! Tu ne réponds pas ? Tu es tremblante !... Tes regards sont inquiets ! Tu pleures ? Pourquoi pleures-tu ? Est-ce joie ou douleur ?

SIMONE. (Très émue) Douleur !...

D'AUBENAS. De me voir ?

SIMONE. (Avec effort et d'une voix mal assurée et toujours très émue, luttant contre ses larmes) De voir ta pâleur !... Et ce que la tristesse a fait de toi !...

D'AUBENAS. J'ai eu des heures bien cruelles... Mais elles sont loin !... Pourquoi as-tu tant tardé à venir pour me consoler ?

SIMONE. C'est que je n'avais pas le courage de t'apprendre ce qui peut nous séparer pour toujours !...

D'AUBENAS. Tes adieux ?... Je ne te verrai plus ?

SIMONE. Cela dépendra de toi !

D'AUBENAS. Oh ! Si c'est de moi seul ?

SIMONE. Attends, attends, avant de t'engager par une promesse que tu n'auras pas la force de tenir ! Ne me donne pas un espoir dont la déception serait pour moi une souffrance de plus.

D'AUBENAS. (Debout) Une souffrance ? Tu souffres ?

SIMONE. Oui ! Je souffre !

D'AUBENAS. Malheureuse ? Errante ? Désolée, toi si bonne, si !...

SIMONE. (Vivement) Tais-toi ! Tais-toi ! Je ne mérite pas tes regrets ! Et c'est mon châtiment d'être condamnée à te l'apprendre.

D'AUBENAS. Un châtiment ! Tu expies ?...

SIMONE. Cruellement ;

D'AUBENAS. Mais quelle faute ? Quelle ?

SIMONE. (Avec larmes) Fais appel à toute la bonté de ton cœur, car si tu ne m'y aides, je n'aurai pas le courage de l'aveu.

D'AUBENAS. Mais qu'est-ce donc, grand Dieu, pour que cet aveu soit si pénible ?

SIMONE. J'ai méconnu ta tendresse et ton exquise bonté... Je n'ai compris à quel point j'étais aimée de toi que lorsqu'il était trop tard... quand j'ai vu ton désespoir... chez l'homme, chez celui... Hélas ! Il faut le dire ! Pardonne ! Pardonne ! Chez celui pour qui j'ai trahi ton cœur !...

D'AUBENAS. Trahi ?

SIMONE. Mikaël !

D'AUBENAS. Mikaël ! Toi ! Toi ! Cet homme ! Toi !... O Dieu ! Est-ce possible ? (Il retombe assis) Ah ! Malheureuse !... Tu avais raison de ne pas venir à mon appel ! Mieux

valait me laisser dans l'erreur et l'adoration de ton souvenir ! (Douloureusement, sans colère)
Va-t'en !... Va-t'en ! J'aime mieux ne plus te voir ! Pourquoi es-tu venue ? Pourquoi ?

SIMONE. Pour soulager ma conscience et réclamer ta pitié.

D'AUBENAS. La pitié pour les coupables ? Je l'exaltais, là, tout à l'heure !... Je me suis cru meilleur que je ne suis ! C'est l'épreuve qui châtie mon orgueil !

SIMONE. (Elle descend de quelque pas) Si l'on pouvait refaire sa vie !... S'il m'était donné de recommencer la mienne avec toi !... Tu la prendrais en pitié la défaillance d'un instant qui m'a fait une autre âme, en me révélant la bonté de la tienne, et tu ferais, grâce à la faute qui ne t'aurait pris une épouse ingrate et frivole que pour te la rendre, plus dévouée, plus reconnaissante et plus tendre !... Tu ne réponds pas ?... Tu me hais ! (Avec un cri de douleur)
Tu me chasses ?

D'AUBENAS. (Debout, vivement) Non, non ! Ne t'en vas pas ! Si douloureuse qu'elle soit, ta présence est la seule consolation qui me reste ! Et s'il te faut l'oubli du passé pour que tu viennes encore à ma prière...

SIMONE. (A mi-voix) Oui !...

D'AUBENAS. Je veux l'oublier, tout est fini entre nous ici-bas et ton expiation est l'affaire de Dieu. Puisque le pardon peut abrégier les tourments de ta vie errante et hâter ta délivrance, rassure-toi, pauvre âme en peine, sois consolée, je te pardonne.

SIMONE. Bénie soit la mort qui me donne la joie de l'entendre ! Car c'est à mon ombre, tu l'as dit, à elle seule, que tu fais grâce ; tu serais moins clément, si j'étais encore de ce monde ?

D'AUBENAS. Suis-je donc si impitoyable ?

SIMONE. Oh non ! Mais l'indulgence est facile envers les morts ! Si j'avais échappé à ce désastre, si la vue de tes angoisses, de tes larmes... Si le remords m'avait jetée à tes pieds, suppliante et désolée... pour te dire... J'étais chez cet homme à l'heure même où tu cherchais mon corps, dans ces débris en feu !...

D'AUBENAS. Oh !

SIMONE. Tu vois, tu vois ! Tu m'aurais chassée !

D'AUBENAS. Le cœur a ses défaillances. Mais à quoi bon rêver ce qui n'est pas, et ne peut plus être !... (Accablé sans la regarder)

SIMONE. (Avec espoir, se rapprochant de lui) Tu le regrettes ?

D'AUBENAS. (De même très ému) J'aurais été moins affligé de te savoir coupable, que joyeux de te voir sauvée...

SIMONE. (Plus vivement et chaleureusement, se rapprochant de lui peu à peu) Tu ne m'aurais pas repoussée ?... Tu aurais bravé pour moi, les railleries des méchants et des sots ?... Les préjugés cruels ; le ridicule sublime de ta bonté ? Tu n'aurais pris conseil que de

ton cœur ; de la charité de ton amour, faisant grâce au repentir du mien ! Pour me relever aux yeux de tous, et leur dire : je la reprends, oui, je la sauve ! Oui, je l'aime, je l'aime encore, malgré sa trahison, qui nous fait tous les deux meilleurs. Elle par le remords, moi par le pardon !

D'AUBENAS. (Relevant la tête et tout effaré, commençant à comprendre) Simone !

SIMONE. Et si ta pauvre Simone était là, vivante ? Vivante !...

D'AUBENAS. Plût au ciel !

SIMONE. Tu lui ouvrirais tes bras ?

D'AUBENAS. Ah ! Grand Dieu !

SIMONE. (Tombant à ses pieds) Fais-le donc !

D'AUBENAS. (La saisit dans ses bras, la regarde, puis l'attire à lui et l'embrassant éperdument) Toi ! Toi ! Ah ! Mon amour, Simone !

RIDEAU